

SABRINA BARBÈS

FABIOLA LA COCHONNE

Fantaisie érotique

Fabiola la cochonne

Fantaisie érotique

De

Sabrina BARBÈS

www.poesielavie.com

Pierre Marcel Montmory Éditeur

ISBN 978-2-924985-16-8

Éditions du Cochon

Sabrina Barbès nous livre ses souvenirs sous forme d'un récit où les confessions sont empreintes d'émotion et de retenue.

C'est une auteure qui s'est consacrée à l'érotisme et ses prouesses sexuelles n'en sont que plus vraies.

*Sabrina Barbès livre ici une réflexion profonde sur son expérience personnelle.
Pour les lecteurs de bonne volonté.*

CHAPITRE PREMIER

Je m'appelle Fabiola et le seul diplôme que je possède c'est la beauté de mon corps. Je prends la vie comme une aventure. Je me laisse aller entre les bras de mes amants.

Je ne regrette jamais rien. Je donne ce que j'ai à offrir. Ma chair nue et l'adresse d'une courtisane. Je sais paraître pour embellir les apparences. J'ai sauvé plus d'un amant.

Et maintenant, à quarante ans, beaucoup d'hommes ont passé. Le temps s'entasse comme des bourrelets de peau usée par les caresses.

J'ai connu le printemps et l'été qui donne le sang vif à la jeunesse. Me voici à l'automne quand tombent les fruits mûrs. Mon corps est plein de grappes charnues et mes lèvres ont la pulpe sucrée.

Ce matin je suis allée au parc promener mon caniche - que j'ai appelé sans ironie "Désiré". Et j'ai vu un ange assis sur un banc. Un beau jeune homme dont le regard bleu m'a foudroyée.

J'ai ressenti une brûlure dans le bas de mon ventre et les gros tétons de ma lourde poitrine se sont raidis.

Lorsque j'ai plongé mon regard dans le sien mes lèvres se sont mouillées.

L'eau me venait à la bouche comme une ogresse soudain excitée à la vue d'un festin. Les joues en feu je me suis approchée de cet inconnu. Il portait un beau costume de ville.

Il était costaud et n'avait pas l'air bête. Je lui offris mon plus large sourire et chuchotais un bonjour. « Je m'appelle Aaron, dit-il, et je viens d'arriver ».

Sa voix rauque me remua le ventre. Du bout des lèvres je balbutiais comme une timide pucelle : « D'où venez-vous ? » Il s'est levé, nonchalant : « De Paris ».

Je souris, j'étais pleine de curiosité pour cet étranger perdu dans ma belle province. « J'aimerais vous inviter à prendre un café ». Ses yeux m'éblouirent le temps d'un éclair.

Lequel des deux avait séduit l'autre ? Nous nous retrouvâmes autour d'une table à la terrasse du café de la place. Nous devisâmes sur les beautés de la capitale éternelle.

Soudain mon Aaron- et je peux dire "mon" car il fut mien même si ce fut le temps court d'un orage ; mon amant fulgurant déclara gentiment mais virilement que le temps de parler, permis entre une dame et un monsieur, était écoulé.

Il fallait décider tout de suite par quel mouvement nous allions passer à l'action et prouver l'intérêt que nous avions l'un pour l'autre. « Nous irons chez vous ou alors à mon hôtel ?

Mes jambes étaient prises entre les siennes sous la table du café. Et je lui ai dit gaiement « Nous irons chez moi, je possède un joli chalet qui donne sur le lac »

Il délia mes jambes et me tendit la main pour se lever avec moi puis, me prenant par la main, il se laissa tirer le long de la rue principale. Arrivés au bas du chemin qui mène à ma maison, il me prit par la taille et me serra contre lui.

Nous avons marché sans un mot ou presque jusqu'à la porte. Là, je me suis tournée face à lui pour l'embrasser à pleine bouche. Sa langue rude fourrait ma gorge.

On se déshabilla l'un l'autre en restant lèvres collées. Nos corps se dénudaient en se mouillant de chaud désir.

Sa langue charnue s'enroule autour de ma langue fouineuse. Je lui pelote les muscles de ses fesses. Son membre viril grimpe comme un lourd serpent sur mon ventre.

Sculpté comme un dieu ancien, son torse gonflé s'appuie sur mes gros seins mous. Je frotte sur sa peau brûlante mes deux tétons en rut. Ses larges mains caressent généreusement mon gros derrière.

Mes reins se serrent à la brûlure fulgurante. Un filet d'eau coule entre mes cuisses. La bite de mon amant est dure à souhait. Je ris bêtement. Il me prend la tête pour fixer son regard ardent dans le mien.

Il ne dit rien. Il me prend par les cheveux et m'oblige à coller mon visage et ma bouche sur ses couilles bien pendantes. Mon nez respire le parfum fauve.

Je lèche ses couilles, broute ses poils blonds épais. Les mains posées sur ses cuisses d'athlète, j'opère seulement avec ma bouche. Je prends sa racine gonflée entre mes dents, la mordille.

Je pince sa pine drue avec mes grandes lèvres. Le gland de mon amant se mouille de lubrifiant à queue. Son gland prend feu lorsque je l'empoigne soudain par le manche et tire sur la corde du gland.

Un gland rouge vif gonflé de sève. Je tire ma grande langue baveuse et pose dessus le fruit mûr comme une grosse fraise. Mes lèvres aspirent d'un coup cette bonne bite.

C'est alors que mon amant Aaron donne plusieurs coups de reins et sa bite en feu jaillit humide de ma bouche. Je l'attrape et la serre dans ma main.

Et sa bite grandit et durcit toute droite comme un i ponctué d'une boule de chair vive. Mon amant en feu me retourne dans la chaleur moite. Me voici à quatre pattes sur le tapis à remuer mon croupion de poule à la merci volontaire de ce coq de combat.

La tête sur le tapis, les jambes ouvertes, j'écarte mes fesses et lui montre toute mon intimité. Ma chatte en chaleur, mon fion de bonne humeur. Et mon clitoris qui rit au nez de son zob baveux.

Alors mon amant entreprend de fouiller ma touffe, de tirer les poils pour écarter mes grandes lèvres et explorer mon con de plus près. Avec son nez, il flaire mon parfum de femme.

La pointe de sa langue fourreuse chatouille l'entrée de mon con. Je mouille sa gueule de fauve, de chien

enragé. Je crie quand mon amant pince gentiment mon clitoris.

Puis Aaron empoigne mes hanches et colle mon gros cul frétilant contre son orgueil, bandé comme un soldat au combat. Il gémit en tambourinant du gland entre mes lèvres.

Je lui prends son gros doigt de la main droite pour qu'il tripote mon clito qui bande gros et long. Et je lui prends son gros doigt de l'autre main et le pose sur le trou de mon cul.

Alors doucement, mais de manière sûre et de bonne confiance, mon amant, Aaron entreprend de me branler en fourrant en même temps dans le fond de mon trou de bal.

Ses grosses couilles pendantes grelottent entre mes cuisses tandis qu'avec son braquemart il cogne à toute volée dans le trou de mon con. Et il hurle comme le loup à la pleine Lune.

Et le feu dure, s'intensifie en vagues d'une brûlure vive comme la douleur juste avant la délivrance du rut. Dans la jouissance totale des vrais amants.

Je me rappelle qu'à ce moment précis, je suis comme foudroyée ; comme si je voyais l'éclair dans mes yeux grands ouverts et qu'il y avait tout de brûlé en moi.

Et puis ce doux repos du corps redevenu léger comme la plume de l'air.

Mon amant, mon bon Aaron est parti comme un orage d'été. Les mots qui me restent sont dits plus bas que le silence.

Je m'éveille dans un cri. Ma porte ouverte sur la fin de saison. L'ombre de mes amants n'est qu'un fil à

l'horizon. Ma silhouette réjouie se dresse pour une nouvelle vie. Pour en jouir.

Je ferme la porte au nez du vent et je rentre dans ma chambre. David dort sur le dos, tout nu. Je me coule contre lui. Je suis si lasse après ma baise avec Aaron. Je me colle fraîche et encore mouillée au flanc de cet amant que j'héberge. David, lui, c'est un artiste.

David sculpte mon corps en me massant. Il pelote toute ma chair et la malaxe comme de la matière brute. Il m'étire et j'ai l'impression de grandir.

Quand il voit que je suis bien chaude, il m'enfile d'un coup son énorme dard et me pine à coup de reins. Par devant, par derrière. Il me fait jouir une ou deux fois avant lui puis explose enfin avec moi qui le tiens serré dans mon con à jouir tout son foutre brûlant et si abondant que ma chatte déborde.

Il jouit. Ses reins tremblent. Son corps tendu sur le mien, il râle comme un animal sauvage. Après un orgasme fou, il se couche entre mes nichons pour faire un petit dodo.

Et puis le voilà qui rouvre un œil et recommence à me toucher et me retoucher pour que je sois parfaite sans doute et qu'il m'ait connue à son goût.

Parce que je sais que le gaillard David, cet artiste que j'héberge et pour qui je suis modèle et mécène... (Et disons que j'ai des avantages en nature). Si un jour il attrape le parfum du succès, les muses seront toutes plus jeunes, jolies et fraîches.

Je ne redoute pas de vieillir car j'ai appris qu'à chaque saison l'on doit jouir. Et jouir de tout son corps pour que l'âme emporte avec elle un parfum d'éternité.

Et je reviendrai sur la Terre pour réveiller doucement mes amants sous la lumière de la Lune. Au lever du Soleil, je repartirai à l'aventure dans les contrées célestes de Saint Amant et de Valentin.

David a la moitié de mon âge et il est plein de ressources, plein de sève. Du foutre jeune et généreux. À boire, avec toujours la soif, pour rester jeune.

Je suce bien les queues qui me plaisent. Je n'ai pas de patience avec les timides. Et encore moins avec les traîneurs ! J'aime sucer David avant qu'il me saute.

David a une petite manie. Il aime m'enculer par surprise, à sec, il crache dans sa main pour me mouiller le trou du cul. Puis, il m'empoigne la tignasse pour me faire courber les reins tandis que sa main fourrage sous ma jupe.

Ses doigts déchirent ma culotte et par le trou il m'enfonce sa bite d'un coup violent. Ça cogne au fond de mon trou. Son gland en feu s'agite dedans. Sa queue gonfle de plus belle et bande à fond dans mon trou qui le fait jouir.

Quand David m'a remplie de sperme il m'enlève sa queue d'un coup sec et s'allonge sur le dos et il me demande alors de lui pisser au visage. Je m'exécute comme la plus soumise des maîtresses.

Et puis nous allons nous laver dans le lac. David rit avec moi et puis nous nageons jusqu'à une petite île. Et là, sur un tendre gazon naturel, nous jouons sauvagement.

Nos rapports sexuels commencent souvent comme un combat, comme une lutte. Puis c'est l'accord et enfin l'harmonie.

Et mon amant, quand il m'a connue il me quitte. C'est la chanson de ma vie. David partira quand il aura assez de moi. Et moi, et bien moi, je l'oublierai. C'est le refrain de la chanson.

Et c'est pour oublier plus vite, pour n'avoir ni remord ni regret que je vagabonde d'un amant à l'autre. Je veux garder les bons souvenirs de jouir et de jouir encore et encore, à l'infini.

Je laisse David à la maison et me sauve presque avec ma voiture. J'ai besoin d'oxygène. Je roule vite sur la petite route de campagne. Je traverse mon village endormi dans la chaleur de l'été.

Me voici sur la grande route qui mène à la ville. Ma décapotable file dans l'air chaud. Le vent balaie ma longue et épaisse chevelure.

Je ralentis à l'entrée de la ville et me gare sur l'avenue principale. Je marche le long des maisons et des magasins. Je flâne sur les trottoirs et m'arrête devant les vitrines pour regarder tous les objets exposés comme des choses inertes auxquelles je donne vie en imaginant qui s'en servira un jour.

Après chaque utilisation de mon corps, mes amants me redéposent dans la vitrine pour attirer un autre inconnu qui, me prenant par la taille dira: vis encore.

Confuse et un peu déprimée. Je cherche dans les yeux des passants une invite à partager quelques paroles qui ranimeront en moi le désir de jouir encore, en partageant les corps.

Les passants n'ont pas l'air de me voir et passent près de moi comme si je n'étais pas là. Mon apparence les

indiffère ou bien alors ils sont fameux hypocrites et attendront la nuit pour être seuls avec les ombres.

Je passe toute l'après midi à flâner d'un bord à l'autre. Je croise quelques fois des hommes. Ils ont le sourire malin et me regardent en coin. Comme s'ils avaient peur que la lumière du jour ne dévoile leur vraie pensée.

Et le soir je me frotte à eux jusqu'à temps que l'un d'eux m'aborde. Comme une frégate un jour de beau temps je hisse haut mes voiles. Mes formes sont généreuses sous ma robe légère.

Et ce qui me trahit c'est ma gourmandise. Je n'attends pas d'être désirée, je suis tout désir. J'ai faim pour un homme bien sexué. Jeune ou vieux ils peuvent me combler autant.

Pourvu qu'ils me connaissent le temps de tirer un coup. Et ma gourmandise est satisfaite. Je ne cherche pas la quantité mais la qualité de la relation sexuelle.

C'est pourquoi je rôde ce soir en ville, en quête de l'homme. J'ai besoin de la puissance de son rut. Pour me sentir une vraie femelle.

Il me faut le vrai mâle, celui qui sait assouvir mon instinct. Celui qui me remplit d'aise et de foutre. Celui qui m'offre le liquide sacré à pleines gorgées.

Je ne cherche pas, je trouve. Parce que je suis là au bon moment, au bon endroit. Je suis présence éternelle sur le chemin des jouisseurs.

À la tombée du jour je vais au café de la gare pour me rafraîchir et manger un morceau. Je bois deux verres de bière froide et me cale l'estomac avec un gros hamburger.

Puis je commande un café avec un Cognac que je sirote tranquillement en regardant les allées et venues des gens qui fréquentent la gare. Des voyageurs, des vagabonds.

On attend souvent le moment d'un départ ; l'instant d'un commencement. Et pour moi-même je dirai que je veux renaître chaque jour et me réaliser.

On veut toujours ce que l'on ne possède pas au lieu de vouloir simplement ce que l'on a déjà. Pour moi, mon corps et mes sens me suffisent.

Et pour passer le long temps de l'ennui je m'occupe d'être là où passent les demandeurs. Mon offrande est un asile chaleureux et instantané.

Ce que j'ai pu trouver dans cette petite gare de cette foutue petite ville de province : des voyageurs comme des sédentaires.

Des solitaires et des vagabonds. Je ne me souviens plus de leurs noms à tous puisque je les oublie aussitôt. À l'appel du large, je repars dans mes chasses éternelles.

Et pour l'instant je choisis mon compagnon qui me flatte la chevelure en passant ses doigts dans ma crinière noire. Il s'est collé à moi près du bar.

D'une main il me pelote gentiment et de l'autre il goûte son vin. « T'es qui, toi ? » Alors le gonze, habillé de haillons propres, me susurre à l'oreille : « Je suis Édouard ; ancien cheminot, à la retraite. Fini le boulot, c'est le gouvernement qui paye la traite. »

Tu te débrouilles bien, lui dis-je. Et où tu vas, mon beau ?

En disant cela je regarde son visage creusé de jolies rides, brûlé par le soleil et les tempêtes. Ses cheveux

noirs en touffe crépue n'ont pas encore d'ombres blanches.

Et toi, jolie dame, c'est quoi ton nom, qu'il me questionne en m'offrant un large sourire où il manque des dents. Fabiola que j'y ai répondu, émue.

Ce qui me remue le poil c'est sa gentillesse virile dans son corps habile. Ses mains tannées par le rude labeur sont pleines de douce chaleur.

Il me caresse les cuisses et j'écarte un peu, lui ouvrant légèrement mon corsage. Son regard plonge entre mes gros seins mûrs.

Alors Édouard fait un bon sur la première vague de désir qui le remplit et se mélange au vin qu'il tète comme un élixir aphrodisiaque.

Fabiola, on a mieux à faire. Viens avec moi, j'ai une cabane derrière la gare. C'est modeste mais assez confortable pour nous.

Et moi, qu'il dit l'Édouard en me prenant par le bras ; moi je pense bien, si je te dis que Fabiola ça veut dire fabuleux.

Fabiola, ça vient peut-être du mot fable. Je suis une femme qui conte des histoires, des menteries pour faire plaisir.

Édouard marche devant moi sur les traverses du chemin de fer. Viens, ma blonde, tu vas goûter à ma grosse queue.

Oh, oui, mon Édouard, je suis ta femme pour ici et maintenant. Et je m'agrippe à lui pour lui crier : je suis ta femme, pas vrai ?

Pour vrai Fabiola, je vais te foutre comme un homme sait le faire. Par devant et par derrière je serai tout seul pour te satisfaire.

Sur le côté des rails nous sautons un fossé et là Édouard pousse la porte en bois d'une petite cabane en pierres.

À l'intérieur il fait frais et doux dans la seule pièce équipée simplement avec une fenêtre qui donne sur les champs et la montagne.

Édouard enlève sa chemise et son pantalon en sifflant un air joyeux. Je laisse tomber ma jupe, défais mon corsage, quitte mon soutien-gorge et le jette sur le lit avant d'enlever ma petite culotte.

Édouard est tout nu devant moi et bande déjà. Il m'arrache ma culotte des mains pour la flairer un moment puis il la laisse tomber et s'approche de moi.

Il me caresse le visage, le cou, les épaules. Puis il prend dans ses mains mes lourds nichons et les baise avec sa bouche.

D'une main experte je tripote ses deux boules. Son zob est presque aussi long que mon bras. Il me pousse à m'asseoir sur le lit et se place debout entre mes cuisses.

J'ouvre grand la bouche, il met sa bite dedans tandis que mes mains se posent sur ses fesses dures et velues et l'attirent pour qu'il pénètre au fond de ma gorge.

Je respire haletante avec le va et vient de sa pine charnue. J'aime le goût et la douceur incomparable de son membre musclé et chaud.

Je suce sa tige et pompe le jus. Son gland devient violet quand ma langue le serre. Il me pousse d'un coup en arrière et je m'allonge tout entière offerte sur le lit.

J'écarte mes jambes, ouvre mes cuisses. Il me fourre sa grosse queue dans mon con affamé par le rut. Il me connaît enfin dans le rythme de la danse.

Mon cher Édouard me pine en cadence. Il siffle une javanaise. Je gémiss d'aise, quand il vient et va et dévore ma bouche. Je jouis.

Édouard retient son éjaculation, ce qui m'excite davantage. J'en veux encore et encore : je veux tout. Qu'il me remplisse de son jus d'homme.

Quand j'ai bien joui plusieurs fois de sa rude et bonne bite, Édouard sort de mon con, me retourne d'une claque sur les fesses, et là, tirant vers lui mon gros cul, il me sodomise.

D'un coup bref il défonce mon trou du cul et son zob rentre tout entier jusqu'au fond de moi et là, il éjacule tout son sperme.

Mon cul déborde. Je suis satisfaite avec un mélange de joie et de douleur. Il m'a défoncé le fion mais quel bonheur. J'en suis pleine.

Au lever du jour je pars seule en le laissant ronfler tout son saoul. Mais je reste sur ce chemin de traverses où voyageurs et vagabonds sont une promesse pour qui veut se donner comme raison de vivre : les peines et les joies de l'aventure.

CHAPITRE II

Je marche jusqu'à la rivière en coupant par les champs et le bois. Puis, quand je sens l'odeur de l'eau et que j'entends le bruit de la rivière, je me dénude tout à fait.

Les hautes herbes me caressent. Le vent me porte. Je chante entre les roseaux. Des canards se poussent et me laissent entrer dans l'eau.

L'eau vive et froide mordille ma chair et m'inflige des frissons. Je m'asperge et plonge. Je nage le plus loin possible.

Je retiens mon souffle pour regarder dans l'eau claire les cailloux et les bestioles. Je sors la tête au milieu de la rivière.

Je rejoins l'autre rive où j'espère trouver un havre de paix pour faire une sieste et me dorer la peau. Mais à peine sortie de l'eau, voilà que paraît de derrière des fagots un homme, puis deux et ils ont l'air beaux.

Ils ont tous les deux des slips de bain et l'ont voit à leur allure qu'ils sont des touristes, des gars de la ville. Quand ils m'aperçoivent ils arrêtent soudain leur jeu et leurs rires.

Bouches béantes ils m'admirent un instant tandis que je roule ma croupe dénudée et balance ma fière poitrine. L'un d'eux me siffle.

C'est toi qui a sifflé, approche- je le gifle- enlève ton slip ; fais voir, c'est tout ce que tu as ?

Je lui prends son paquet de couilles et secoue pour voir si sa bite petite et molle va bander. Et toi, l'autre, montre moi.

L'autre est plus costaud et mieux équipé. Quand il s'approche de moi, il est déjà à moitié bandé. Alors, il faut que je m'occupe vraiment de vous. La bite du petit a grandi sous ma caresse. Je le masturbe maintenant avec ma bouche.

Je sens la grosse queue du grand qui se promène dans mon cou. Par derrière moi il se masturbe en fourrant sa bite dans mes cheveux. Il a une odeur très forte ; il pue le poisson.

Son collègue bande très dur dans ma main, je le branle rapide en serrant puis desserrant sa queue puis je m'arrête d'un coup et happe son gland rouge en le pinçant entre mes lèvres.

Je tire sur ses deux petites couilles en même temps que ma langue tourne autour de son gland. Je relâche la pression de ma main et sa bite débourse son foutre.

Je goûte le sperme chaud et je le laisse éjaculer sur mon visage. Il me regarde et me sourit pour me dire

qu'il jouit. Son grand collègue me tire par les cheveux et me roule sur le dos.

Ma longue crinière noire s'étale sur la mousse. Mes cuisses s'ouvrent toutes seules pour accueillir l'énorme engin du gaillard.

Il me branle directe le con, sans préliminaire il me défonce. Son copain est assis tout près de nous et nous observe surexcité.

Le grand me pine brutalement. Je ferme les yeux, prends mes gros nichons à pleines mains et les branle l'un contre l'autre, puis je me triture le clito.

Je sais que cette fois l'homme jouira dès qu'il en aura envie, sans retenue. Alors je m'y prends toute seule pour réussir à jouir en même temps que lui.

C'est le genre d'aventure qui reste superficiel et qui peut donner un goût amer si on en a trop souvent. Les hommes ne sont pas capables ou bien ils jouissent tous seuls, pour eux-mêmes.

La jouissance égoïste laisse insatisfait et l'on finit frustré. Alors on baise mal, on souffre d'impuissance à ne pouvoir jamais donner quelque chose de soi-même aux autres.

La jouissance égoïste mène la guerre.

Je laisse de côté, et même je me tiens loin des simples consommateurs qui veulent jouer leur partie en solo. Je préfère les amateurs qui gardent le bon goût d'un duo vraiment érotique.

Si j'étais savante j'écrirais un livre d'art érotique pour les joyeux qui se donnent aux autres sans rien attendre en retour qu'une présence familière.

Amant et amante.

Je rentre chez moi rejoindre David.

David a de la classe. Chaque baise est une œuvre d'art, un dialogue entre l'artiste et sa muse.

Lorsque j'ouvre ma porte, un pressentiment me sert la gorge, une angoisse m'empêche de respirer. Haletante, énervée tout à coup, j'appelle David.

Un silence lourd et feutré me répond. Et alors, la vue troublée par le stress, je constate la disparition de toutes les affaires de mon artiste.

David s'est fait la malle sans m'avertir et sur la porte de ma chambre il a cloué un petit tableau où il a écrit avec de jolies lettres.

« Fabiola, je t'ai baisée jusqu'à plus soif. Tu as satisfait tous mes désirs, tu t'es pliée aux caprices de l'art. Et maintenant me voici pris au piège d'une nouvelle idylle qui m'emporte loin de ton corps ; loin de toi qui m'as initié et en même temps donné l'esprit érotique. Je peux t'oublier car je sais pour toujours comment jouir sans peur de me donner. Je te souhaite mille amants réconfortants ». David.

Je sais que cela devait arriver comme l'aurait annoncé la prédiction d'une divine pécheresse. Comme si nos actes de pure libération devaient se terminer toujours dans la tragédie.

Mais cette fois je n'accepte pas mon destin. Je tombe alors dans une profonde songerie. Je ferme portes et fenêtres et tire les rideaux.

Je reste comme cela dans un état végétatif. Enfermée seule chez moi à ruminer je ne sais quoi puisque mes pensées s'assombrissent au moindre souvenir.

Je range ma maison et je lave mon corps. Mon esprit pourtant reste sombre et j'ai comme le dégoût d'aller à la rencontre du monde.

Alors j'appelle Clotilde, mon amie d'enfance. Elle vit dans la grande ville et me rend visite deux ou trois fois par année.

Nous restons ensemble seules toutes les deux et nous parlons de nos vies sans retenue jusqu'à l'épuisement de tous les mots possibles.

Clotilde arrive le lendemain soir. Elle est bouleversée de me trouver dans cet état dépressif. Elle me serre longtemps dans ses bras et m'embrasse sur les joues.

Tu as la mine malade. Tu traînes ton corps comme s'il était un boulet. Même ta voix est sombre et éraillée, comme si tu avais chialé longtemps.

Tu n'arrives pas cette fois à oublier le crétin qui t'a quittée comme une vulgaire chaussette. Je vais m'occuper de toi avant que tu tombes dans la vraie connerie.

Mais c'est mon poète, et je suis sa muse.

Tata, blabla, je vais te faire un bon repas pour que tu reprennes des forces. T'as l'air d'un fantôme.

Clotilde me tire vers la cuisine où elle m'installe à table sur une chaise et, pendant qu'elle s'affaire à cuisiner elle me cause d'elle.

Elle parle vite, avec des mots brefs. Elle attend le bon moment pour que ce soit mon tour. Elle me donne de ses nouvelles à elle.

Pendant qu'elle confectionne un copieux souper, je l'observe, je la vois s'agiter, et elle fait beaucoup de gestes pour s'exprimer, comme les gens du Sud.

Je tiens mes coudes sur la table, la tête entre mes mains. Je me sens soudain lasse, fatiguée. J'ai comme le poids du monde sur les épaules.

Une grosse larme coule de mon œil. Clotilde arrête de s'agiter et me fixe d'un air bourru. T'es bien mal en point. Y devait être terrible, ton dernier.

Il s'appelle David et c'est mon premier, je veux dire le seul avec qui l'harmonie était presque parfaite.

Était presque. Voilà que tu commences à l'oublier et que ton appétit revient.

En effet je viens de piocher dans le plat à salade pour y picorer une olive. Je souris pour la première fois à Clotilde.

Alors elle part dans une tirade pour m'expliquer qu'elle a raison et que j'ai eu tort et blabla ; je me sers copieusement et commence à engouffrer la nourriture.

Clotilde s'arrête enfin de radoter et s'assoit pour manger. Elle me regarde avec ses grands yeux verts. Je lui souris.

Nous finissons le souper presque sans un mot. Nous échangeons des regards remplis d'estime partagée. Je désire fortement Clotilde et elle me regarde en mangeant comme si c'était ma propre chair qu'elle dévorait.

Un frisson de joie fait trembler mon corps. Je pense au corps de Clotilde. Elle est plus belle que moi et mieux conservée.

Si j'ai les cheveux blonds, les siens sont roux. Son visage ovale contraste avec le mien qui est rond. Sa petite bouche semble retenir un secret tandis que mes lèvres larges très charnues veulent tout dire.

Le repas est délicieux, j'ai essuyé mon assiette avec du pain et je félicite Clotilde en lui resservant du vin. Elle lève son verre vers moi en signe de remerciement et, sans un mot elle le vide d'un trait.

J'attends qu'elle ai avalé le dernier morceau et lui dis : viens. Clotilde se lève, nous nous prenons par la main puis par la taille et nous sortons dehors dans le jardin où la nuit chaude a allumé les étoiles.

Nous marchons l'une contre l'autre à pas feutrés pour écouter. La campagne peuplée des bruits et des cris d'une jungle.

Nous regardons le ciel pour essayer d'y lire quelque présage. Mais rien du côté de la voie lactée qui nous barre le chemin. La route est libre pour s'adonner à la volupté des sens.

Nous nous laissons tomber dans l'herbe. La nuit nous entoure et le ciel allumé guide nos destinées. Clotilde me caresse et je m'abandonne, je m'offre entièrement à elle.

Clotilde m'enlève ma robe et je suis déjà nue. Alors elle fait tomber la sienne. Nos peaux reluisent à la clarté des étoiles et de la Lune.

Clotilde tourne lentement sur elle-même et exécute une danse pour moi, pour que je la contemple de tous les côtés.

Alors elle s'allonge sur moi. Je l'accueille bras ouverts et jambes écartées. Je resserre mes liens quand elle me donne sa bouche à baiser.

Je caresse la peau douce de son dos, de ses fesses. Elle suce longuement mes tétons piquants sur mes gros nichons qui bandent fermement sous la caresse de ses petites mains.

Elle me donne des baisers sur le duvet de mon ventre dont la douceur l'affole. Si bien qu'elle descend plus bas et fourre sa tête dans ma touffe entre mes cuisses.

Je lui caresse les cheveux en même temps que je soulève mon derrière pour qu'elle lèche ma chatte à son aise.

Je sens le feu qui me prend. Je renverse Clotilde sur le dos. Elle se laisse aller et m'offre à son tour sa chatte dans l'ombre de ses cuisses blanchies par la Lune.

Je la dévore en lui bouffant les lèvres. Elle pousse des petits cris de plaisir, j'avale son clito qui jute sur ma langue.

Puis je m'allonge sur elle et frotte ma pelote contre la sienne en faisant des mouvements d'avant en arrière comme si j'allais la pénétrer.

Clotilde me renverse à nouveau et se met à quatre pattes au dessus de moi, la tête entre mes cuisses et ses cuisses ouvertes et fendues au dessus de mon visage.

Je m'agrippe à son cul, je bois son sexe qui coule de l'eau douce et sucrée. Elle s'abreuve elle aussi à ma source de jouissance.

Nous vagissons toutes les deux ensemble avec le chœur des nuées pour témoin de nos gestes saphiques.

Nous rions aussi beaucoup, face à face, allongées, et notre plus gros doigt branle le con de l'autre. On se masturbe mutuellement.

Et nous jouissons et jouissons encore jusqu'à nous assoupir bienheureuses dans le mitant de la nuit.

Les premiers rayons du soleil éclairent deux femmes nues qui dorment enlacées, radieuses et satisfaites d'une joyeuse fornication.

Nous nous lavons à la rivière dans le doux plaisir des caresses de l'eau et du vent. Puis, toujours nues sous nos robes d'été nous rentrons à la maison main dans la main.

Je prépare le petit déjeuner pendant que Clotilde se fait une nouvelle tête devant le miroir. Elle rentre aujourd'hui en ville. Elle me laisse à moi-même.

Je l'accompagne jusqu'à sa voiture. Nous nous embrassons à pleines lèvres, nous mélangeons nos langues. Nous échangeons promesse de nous revoir bientôt.

Quand la voiture de Clotilde disparaît dans le lointain, je rentre à la maison d'un pas alerte et le cœur rempli d'allégresse.

Je fais une petite valise, je ferme la maison. Puis je prends ma voiture pour aller à Paris. À Paris, oui ! Pour découvrir enfin la capitale de l'amour et de la liberté.

L'autoroute déroule son tapis propre et net. C'est tout droit. Je traverse le paysage, en le défonçant avec mon capot. Je vibre, ma peau se mouille quand j'imagine tous les plaisirs qui m'attendent.

L'aventure me rajeunit. Je reste vive parce que j'excite ma curiosité. Je veux tout connaître avant de tout quitter. Même si mon cœur veut rester, je dois partir.

Partir pour fuir l'habitude. Partir pour fuir la solitude. Fuir l'ennui mais ne pas se fuir soi-même à l'appel de notre désir.

Le désir se renouvelle quand on a eu du plaisir. Et le plaisir est le plus grand quand on a désiré assez longtemps. Il ne sert à rien d'attendre que le plaisir disparaisse en restant passive.

Une bonne et saine masturbation solitaire est toujours mieux que des promesses qui sont des chimères. Le désir n'attend pas. Il faut promettre en commençant par agir.

Me voilà, sur la route de mon désir, un matin de douce chaleur. Paris est un nom magique qui vous grise rien qu'à le prononcer. Paris est un mot de passe pour le plaisir et la volupté.

A la moitié du chemin je me gare près d'un restoroute afin de prendre quelques forces, me rafraîchir et me dégourdir les jambes. Je n'ai pas l'habitude des longues distances. Jusqu'à ce jour je ne suis jamais sortie de ma région.

J'ai toujours dragué autour de la gare de la petite ville qui sert de chef-lieu. Avec les gens de mon voisinage je n'ai jamais que des rapports aimables tout au plus. Il n'y a pas de lendemain et jamais d'aventure, parce que je déteste les histoires ; les commérages qui détruiraient ma vie privée.

Après un frugal repas, je vais pour reprendre mon chemin lorsqu'un drôle d'individu s'approche de moi. Il est habillé d'un pantalon court, de sandalettes et d'un maillot sans manches. Il porte un gros sac à dos où sont accrochés une casserole, un bidon, une couverture.

Sous une très longue chevelure blonde emmêlée paraît le visage christique d'un jeune homme qui me demande dans un drôle de français que je lui fais répéter : - *Tu peux-tu m'donner un lift avec ton char ; faut que j'débarque à Paris où c'est qu'mes chums se sont ramassés et qui m'attendent ; tabarnac ! ?*

Je ne connais pas ce patois. Mais je comprends que le jeune homme fait de l'auto-stop et qu'il veut aller à Paris.

J'ouvre mon coffre pour qu'il y range son sac. Il monte à l'avant. Je rejoins le trafic et je mets une cassette de Roch Voisine pour créer une ambiance agréable.

Pendant que je conduis en regardant droit devant, je sens le regard de mon hôte qui m'examine de bas en haut et de haut en bas.

- Tu aimes ?

- Qui ça, Roch Voisine ? dit-il en rougissant.

Puis il ajoute, toujours avec son accent étrange qui me fait sourire et me fait penser à un homme sorti tout frais de son Berry natal : - J'aime ça quand y chante en français ; ça me donne un *buzz*. Et toué, ça te donne-tu un *buzz* ?

- Oui, oui.

Je lui réponds sans vraiment le comprendre sauf que je le surprends les yeux plongés entre mes cuisses. Il a l'air de saliver.

J'écarte mes jambes, ma courte jupe découvre mes cuisses au ras de ma touffe noire. Je ne porte pas de culotte.

L'étranger pose sa main entre ses cuisses et regarde soudain devant lui, la bouche humide entrouverte. Je me dis qu'il doit être chargé à bloc et qu'une envie irrésistible lui prend de se vider les couilles.

Je fais celle qui ne remarque rien. D'un geste négligeant je déboutonne les trois premiers boutons de mon corsage. Je me passe les doigts dans les cheveux en m'étirant légèrement comme si j'avais chaud.

Le vent de la vitesse s'engouffre dans ma décapotable et mes deux gros seins se ballottent presque sortis entièrement de mon corsage. Mes tétons ont la pointe en l'air.

Je commence à être fortement émue par ce bel inconnu. Sa peau bronzée sent fort la sueur. Son sexe doit être bouillant comme le mien.

Alors je prends la première sortie de l'autoroute puis une plus petite route et enfin un chemin qui entre dans la campagne.

Je me gare à l'entrée d'un champ, sous l'ombre d'un arbre. Je coupe le moteur et regarde sans un mot, rouge de chaleur, le visage attirant de l'homme.

Ses yeux sont pleins de fièvre. Je fais sauter le dernier bouton de mon corsage qui retombe sur mes épaules. D'un geste je tire ma jupe.

Le gars fait pareil avec son maillot et ses pantalons. Je sors de la voiture et je m'adosse à un talus. Le gaillard accourt vers moi le zob bandé à mort.

Un super zob gros et dur avec deux énormes couilles qui pendent entre ses cuisses bronzées et musclées. Je suis écartée.

Il se couche sur moi m'enfonçant sa pine dans les profondeurs de mon con. Je jouis tout de suite. L'orgasme mouille nos sexes.

Le gaillard souffle fort en me lutinant. Je sens sa pine qui durcît de plus belle dans mon sexe gourmand. Il se met à chanter gaiement « *T'es belle comme une tarte aux pommes* ».

Il éjacule joyeux. Il vide son foutre dans moi, l'hôtesse de son désir. Il se repose un peu en soufflant entre mes

seins. Je lui baise sa chevelure qui sent la route et l'aventure.

Après une courte pose le gaillard recommence à me fourrer. « *T'es bonne, toué, criss !* » Il me lutine pendant que je regarde le ciel bleu et laisse passer un petit nuage.

Je le serre tout à coup dans mon con et balance mes hanches de tous les côtés. Mon cul roule dans ses mains. Il me serre contre lui pour ne pas que nos sexes lâchent prise. Mon con serre plus fort son membre gonflé qui brûle dans moi et fait exploser sa lave bouillante.

Je jouis en même temps que lui. Il éjacule par vagues qui nous secouent comme un tremblement de terre. Et nous tombons tous les deux dans un court mais profond sommeil.

Je sens quelque chose qui me touche le pied. J'ouvre les yeux. Deux gendarmes, le sourire aux lèvres, se penchent sur nous, et nous observent avec de gros yeux.

Excusez du dérangement m'sieur'dame; c'est interdit de stationner là : c'est privé ici et y a déjà eu des plaintes.

Mon gaillard a l'air un peu affolé et court à la voiture se rhabiller, et attend angoissé, le dénouement tandis que j'en termine avec ces gentils gendarmes.

- Mais nous ne faisons rien de mal.

- J'sais bin mais nous on fait not' travail. M'dam.

Aller, on s'en va maintenant que vous v'là avertis.

Je reprends la route pour Paris avec mon hôte un peu moins étranger depuis que nous avons partagé sexe et intimité dans la chaleur d'un été pas comme les autres.

CHAPITRE III

Je dépose mon amant passager à une porte de Paris. Puis je tourne en rond avant de trouver l'adresse de mon autre amie d'enfance. C'est la troisième complice de ma bande de filles avec qui j'ai fait les quatre cents coups.

On était jeunes et insouciantes, nous nous sommes mariées presque ensemble et nous avons divorcé presque en même temps aussi. On a largué nos maris après avoir perdu nos illusions.

Comme on n'a pas eu d'enfant, on s'est retrouvées seules et célibataires. Et, n'ayant été que des femmes d'intérieur, nos maris continuent de nous verser une pension alimentaire.

Alors on se fait la vie belle.

Josette m'attend dans son petit appartement de la rue des Abbesses. Le quartier de Montmartre est comme un gros village qui sent bon l'amour et la liberté.

Nous tombons dans les bras l'une de l'autre. Ça fait si longtemps que nous nous sommes vues depuis que Josette est montée à Paris pour vivre *la grande vie*.

Confortablement installées dans son petit salon nous parlons en rigolant souvent car nous avons l'esprit léger.

Josette est parisienne depuis dix ans et elle a pris l'accent pointu en gardant dans sa voix une musique joyeuse propre aux gens de notre village natal.

« Paris est le centre du monde où tous les aventuriers aiment s'arrêter. Pour un jour ou pour la vie, c'est le port d'attache rêvé pour ceux que rien n'attache mais qui désirent se lier et se délier. Je parle des relations entre les sexes qui se nouent et se dénouent au gré de notre fantaisie et de nos désirs insatiables. Chaque jour éclaire de nouvelles pistes pour les passionnés. Et pour les égarés il n'est pas meilleure façon pour se faire accoster par le désir qui flâne au hasard. Et quand vient la nuit les pistes se rejoignent en des ronds points où tournent les valseurs ».

Josette est écrivaine et c'est pour cela qu'elle parle si bien, comme une actrice en s'exprimant beaucoup par des gestes et des mimiques. Elle exagère souvent comme les gens du Sud.

Petite femme menue et jolie, ses yeux bleu clair éclairent son visage d'une joyeuse malice. Elle s'habille avec simplicité, elle n'a pas pris les habitudes excentriques des femmes de la ville. Elle n'a pas teint ses beaux cheveux châains qu'elle coiffe en deux longues et épaisses tresses nouées d'un ruban bleu et rouge.

« Fabiola, je vais te faire visiter le Paris que j'adore. Tu découvriras ses charmes dans des coins inattendus.

Partout où tu porteras ton regard tu pourras admirer ses beautés monumentales. Je te mènerai dans les caches de ses trésors ».

En route. Nous voici toutes les deux remontant la rue Lepic pour rejoindre le Sacré-Cœur. Nous visitons la basilique et admirons de son parvis le paysage de Paris.

Un paysage c'est un peu comme un visage. La face de Paris est rieuse et moqueuse. Quel prétendant osera dire qu'il est mal reçu dans ce port aux folles envies.

Chaque vue est un appel à se perdre dans les bras de cet amant éternel. Chaque pas est un plaisir infini à chercher ce qui nous perdra dans les bras doux et sucrés de nos amants.

Josette me fait faire le tour du jardin du Sacré Cœur et nous nous retrouvons place du Tertre à une terrasse ensoleillée. Nous sirotons un délicieux rafraîchissement. Nous ne parlons plus.

Nous sommes perdues dans le rêve d'un seul désir. La rencontre inattendue de l'étranger qui deviendra vite un familier pour peu qu'on l'invite à partager plus qu'un simple regard furtif.

Mais comment retenir le désir qui passe. Sans compromis et face à face. Certainement pas toute seule dans un coin refermée sur soi-même, le visage sombre et l'amère grimace de celle qui vit sans feu dans le corps.

Josette me surveille du coin de l'œil comme pour enregistrer mes réactions quand passent nonchalants ceux qui forment la foule des égarés.

Moi, j'attends qu'un probable aventurier se présente. Je suis prête à partir au bras de n'importe qui pour jouir.

Josette me pince pour que je tourne la tête et aperçoive qui vient vers nous.

Deux beaux mâles élégamment vêtus s'approchent de notre table, le sourire généreux aux lèvres et les yeux rieurs. L'un est brun, l'autre blond. Deux hommes à la quarantaine comme nous. Ils sont fiers et n'ont pas l'air mou.

« Mesdames » Dit le brun en tirant déjà une chaise. « Pourrions-nous vous tenir compagnie le temps d'un verre, et fêter cette belle journée parisienne avec vous ? ». Et Josette de leur répondre. « Avec plaisir, asseyez vous et trinquons ensemble ».

Le brun s'assoit et le blond l'imité. « Quelle belle journée pour Paris, mais vous, mesdames, vous êtes plus belles qu'un feu d'artifice ».

« Pourquoi dites-vous *pour Paris* ? Et pourquoi *un feu d'artifice* ?

- C'est parce qu'en votre absence, Paris est gris. Et puis, feu d'artifice, parce qu'on aime les feux d'artifice et que vous êtes ravissantes comme deux bouquets étincelants de couleurs.

- Vos yeux sont comme des brillants à mon doigt ».

Je me tourne vers Josette qui m'explique aussitôt la signification de ce parler parisien. Des brillants c'est des diamants.

- Des diamants, oui, surenchérit le brun en collant son regard sur ma bouche, mon cou et ma poitrine.

Le blond offre un large sourire à Josette qui lui lance un « Vas-y mon gars, tu peux tenter ta chance. Aujourd'hui c'est la fête à ma copine et j'veux lui offrir c'qui y a de mieux ». Josette exagère son accent de

parisienne et regarde les mains du blond posées sur la table.

- Tu ne serais pas de la mondaine, mon beau ?

- Bin non, on serait plutôt des affranchis, mon pote et moi.

- Je pige. Alors, si tu veux reluquer de plus près et pis sans doute prendre ton panard, on serait plus à l'aise chez moi.

- Tu crèches à l'hôtel ?

- Vous nous invitez toutes les deux pour une partie de jambes en l'air.

- T'es franche et directe.

- Vous avez l'air sérieux des hommes d'expérience ».

Sur cette réplique inattendue de ma part, Josette me fait les yeux ronds, étonnée de mon audace. Me voilà à parler comme une vraie fille de la ville. Le blond et le brun s'échangent un sourire de connivence.

On y va. Et nous voilà Josette et moi à grimper les marches d'un escalier d'hôtel, avec chacune un cavalier. Nous leurs servons de monture le temps d'une chevauchée au pays du plaisir.

Ce premier jour à Paris, nous avons baisé presque jusqu'à plus soif. Nous avons goulûment vidé les couilles de nos beaux messieurs si généreux. Et puis nous les avons abandonnés dans leur sommeil.

Je ris encore quand je pense à nos rires lorsque nous avons dégringolé les escaliers de l'hôtel, en plein milieu de la nuit. Et je marchais au bras de Josette. Nous avons échangé nos impressions sur cette partie de baise plutôt réussie pour une première à Paris.

Le blond au petit zob dur, le brun au braquemart géant. Nous les essayons tous les deux. Dans les rires et les râles. Et en chœur ils nous lèchent la moule comme des gloutons. Et ils nous fourrent en cadence.

Je caresse Josette qui me caresse et nous nous embrassons à pleines bouches. Le brun encule le blond d'un coup sec. Le blond gémit et jouit. Josette boit son sperme.

Je suce l'énorme bite à toison brune. Je me regarde dans le miroir en train de dévorer le gland visqueux. J'ouvre mon cul pour que le blond m'enfile par derrière. Josette me caresse. Elle pelote mes gros seins, pince mes tétons durcis par la flamme du désir.

Le désir monte comme une flamme et explose en orgasme collectif. Josette me sourit le zob à la bouche. Je gémiss en mouillant la touffe de la bite blonde qui me défonce le con.

Et je finis dans les bras de Josette qui me lèche partout. Je jouis dans sa main douce. Et nous rions encore. Les deux mâles se sont vite assoupis.

Alors on prend la fuite comme deux voleuses laissant nos petites culottes comme souvenirs plaisants. Petites culottes comme gages de l'éternel féminin.

Après cette première sortie dans le gai Paris, Josette et moi restons ensemble quelques jours pour parler d'hier comme de toujours, car nous sommes de vieilles amies.

Notre fidélité sans faiblesse nous permet de nous voir et de nous donner sans condition l'une à l'autre. Nous jouons toute la journée à partager les mille distractions du quotidien.

Nous prenons nos bains toutes les deux et nous nous massons en pelotant nos chairs lubriques. J'embrasse sa petite bouche en cul de poule en lui fourrant ma grosse langue baveuse, et elle, elle fouille mon con.

Avec ses doigts elle tripote mon clitoris, et avec son pouce, elle branle mon con qui s'ouvre en grand. Je jouis dans sa main.

Elle me renverse et plonge sa tête dans ma fente de femme pour boire à la source ma jouissance.

Je lui savonne sa petite touffe puis je la rase, et lui passe une crème adoucissante. Elle choisit un godemiché en bois noir et je lui enfonce lentement en va et vient dans son con gluant.

À la manière d'un zob je la nique, je lui mets un doigt dans son trou du cul pour l'exciter et la faire miauler. Quand elle va pour jouir, sa croupe saute en l'air et son petit cul rebondit dans mes mains.

Je plonge la bouche ouverte entre ses cuisses et lui roule ma langue au fond du trou de son sexe. Mon gros nez chatouille son clitoris qui me gicle son foutre au visage.

Nous nous laissons couler au fond de l'eau comme des endormies après l'orgasme lesbien. C'est bon puisque ça fait du bien.

Évidemment nous parlons chiffons et Josette me présente sa garde robes. Un vrai défilé de genres. Pour jouer différentes sortes de filles, de femmes. La panoplie parfaite, de la soubrette à la reine du bal.

À quoi on joue ce soir ? À la femme délaissée avec sa robe triste et son corsage et son foulard chiffonnés ?

Non, si on sort toutes les deux faut leur jouer plutôt les aventurières avec un rien de fatal dans notre allure. Ça attire les matchos mais repousse les mâles -mal intentionnés, que j'veux dire, tu sais bien Fabiola, qu'à Paris y a des mauvais garçons à tous les étages.

Je suis installée dans le sofa du salon en face de la porte de la chambre de Josette qui se prépare à faire son entrée comme une actrice de théâtre.

T'es prête ?

Surprise ? Non, mais je ne suis pas prête d'oublier ta première tenue en tutu de ballet d'opéra, courte pointe et collants blancs transparents. Tu pointes le pied et tiens la jambe en l'air.

Josette récite :

Tes tétons sont des pommes d'amour avec un piquant. Ta gorge est profonde comme les ravins et ta peau si douce que c'est un danger d'y glisser. Ta bouche vermeille choque les sens. Le chignon de tes cheveux d'or percé d'aiguilles est un fort pour défendre ta candeur...

Josette éclate de rire.

Et ton p'tit cul m'donne le goût d'y voir de plus près !

Josette danse.

Étoile blanche qui tourne et montre le mont de sa chair rose clair fendue d'une vulve imberbe et connesque.

Elle me ravie et disparaît. Une vraie artiste.

Elle rentre de nouveau en scène en bottes et pantalon et corsage de cuir, des anneaux et des chaînes sur tout le corps, coiffée d'une casquette de police. Ses lèvres et ses yeux sont peints en noir. Son visage fardé de blanc a des ombres tristes.

Josette chante d'une voix rauque cassée la complainte des désaxés. Sur un disque rayé sa pauvre voix fait pitié, mais la lueur dans ses yeux bleu acier laisse un doute.

Tragédie ou comédie, tout cela sonne faux et Josette éclate de rire et moi avec elle. Nous pissons de rire. Josette disparaît à nouveau.

Fabiola, admire moi. Et je l'admire en effet quand elle paraît, majestueuse et magnifique en reine de beauté. Elle porte une grande robe arc en ciel brodée de fils d'or, un collier de diamants et des rubis aux poignets ; des souliers de bal en cuir de zèbre et enfin une couronne d'or pur enchâssée de rubis multicolores.

Fabiola regarde moi. Et je la regarde, nature, en fille de mon village avec robe et jupon, des brassières blanches et un corsage brodé. Coiffe en dentelle, épingles dans les cheveux.

Elle porte un petit manteau gris âne et un foulard rouge sur ses cheveux. Elle tient accroché à son bras un petit panier en osier. Ma nostalgie soudaine me donne envie de pleurer ; je me souviens de nous deux, au village.

Mais c'est de la joie, me dit Josette.

Regarde, Fabiola, comme je suis encore coquette.

Et les messieurs de la ville aiment que je me déguise ainsi pour sucer leur quéquette. S'ils me croient vierge, je leur demande de me passer un cierge. Et devant eux, je me l'enfonce dans le con. Ils me branlent à qui mieux mieux et ça les excite, les rend heureux. Je leur taille une pipe avant qu'ils rentrent chez eux.

Nous jouons comme des gamines toute la soirée, à pouffer de rire. Josette est une grande comédienne. Après son spectacle elle s'est endormie avec moi sur le sofa. Sa tête posée entre mes deux seins, je lui caresse les reins et ses petites fesses et m'endors comblée des bienfaits de mon trésor de femme.

Puis Josette est partie pour aller voir sa vieille mère dans notre village natal. Je reste à Paris où je m'apprête à vivre les plus folles des aventures. « Fais bien attention à toi, me confie Josette ; et surtout amuses-toi tant que c'est le temps ; avant que tout dégringole ».

Josette parle du temps qui s'entasse en bourrelets de chair même chez les plus belles des amantes. Et suis fière et même un peu orgueilleuse de mes rondeurs encore fermes.

Mon visage a de jeunes rides gaies quand je ris avec mes yeux. Et ma bouche n'a pas de pli amer mais encore de jolies lèvres charnues qui sont une invite. Ma taille mince sur mes larges hanches fait tanguer le chaland.

Et si l'on me suit en marchant derrière moi, mon allure rajeunit les printemps passés. Le roulement de ma croupe provoque le désir.

Je veux être désirée jusqu'à ma dernière heure où la mort elle-même sera séduite. Mes dons charnels ne seront pas inutiles. Avec la poussière de mon corps rendu à l'éternité, je voudrai que l'on pétrisse le visage d'une muse pour les amants de passage. Sur cette Terre qui nous berce de douces illusions, aussi éphémères que la gorgée de vin.

Avant de me retourner dans le souvenir je veux vivre encore sans compter les années.

Et Paris éternelle m'offre le temps infini des instants frivoles. Et le jouir est un divertissement léger à l'heure grave des serments oubliés. Tout désir non consommé alourdit les heures où s'amincit le bonheur.

Et me voici amante infatigable à courir les lieux de rencontre. Je cherche mes amants égarés dans la ville libertine.

Place Blanche, chez Chloé, je m'accrole au bar et commande un élixir. J'écoute une musique suave qui me brasse le sang. Le décor charmant couleur de rose est peint avec des nymphes qui font la pose. Et des Adonis en plâtre montrent leurs muscles en servant de colonnes à la boîte de nuit. Leurs membres bien fournis sont cachés sous une feuille de vigne. Quel est le Michel Ange qui a conçu ce temple de luxure ? Et, quelle eau de vie étanchera ma soif d'une brûlure apaisante ?

Pendant que je médite en sirotant mon verre, un homme noir se glisse contre moi. Son parfum ambré m'enivre.

La boîte enfumée est déjà pleine de fêtards qui boivent, qui chantent, qui bavardent. J'ai chaud dedans. L'homme noir me bouscule un peu en attrapant son verre sur le bar pour le porter à sa bouche.

« Veuillez m'excuser, madame, je n'ai pas l'habitude de bousculer les gens mais, avec tout ce monde, ce soir... Je me présente : Alphonse, et vous, vous vous appelez ?

- Fabiola.

- Enchanté, Fabiola, heureux de faire votre connaissance. Puis-je vous offrir un verre ?

Je le regarde dans les yeux pour la première fois, envoûtée par l'éclat de son regard.

- La même chose.
- Qu'est-ce que vous buvez ?
- De la Tequila.
- Une Tequila par ici, lance-t-il d'une voix sûre à la serveuse.

C'est à partir de cet instant que je me sens être séduite et que je veux à mon tour séduire.

Alphonse me dévisage lentement. Ses yeux ont l'air de voir à travers ma personne. Je me concentre sur son visage. Il a une tête large et ronde coiffée de cheveux courts emmêlés de boucles. Un grand front, des grandes orbites aux sourcils épais.

Et des yeux noirs comme une nuit profonde. Son nez est comme bec d'aigle. Sa bouche grande est bordée de lèvres généreuses. Son menton rude et carré commande. Il a l'allure d'un chef guerrier. Je veux être la muse de la guerre et chasser avec lui.

CHAPITRE IV

- Je suis africain, je viens du Sénégal où j'ai passé mon enfance. Je suis venu à Paris pour faire des études de médecine. Je suis en première année d'université. Et toi ?

- Je suis parisienne depuis une semaine. Je viens d'un petit village de province. Ma vie c'est les vacances. Je vis grâce à mon ex-mari qui m'entretient. Comme c'était un chic type et qu'il est toujours amoureux de moi, je n'ai jamais de souci matériel.

- C'est un chic type en effet. Il te gâte.

- Il a pris son pied avec moi pendant vingt ans. Il m'a presque enlevée de chez mes parents. Il était plus âgé et avait déjà été marié une fois. J'ai profité de son expérience. J'ai été fidèle mais il m'a volé un peu ma jeunesse. Alors, maintenant, je me rattrape.

- Des vacances éternelles.

- Si tu veux Alphonse.

Son regard pénétrant me donna un frisson et je faillis avaler de travers ma gorgée de Tequila.

- Tu n'as jamais fait d'études ?

- J'ai passé mon bac en littérature.

- Tu aimes les livres ?

- Pas spécialement. Mais il fallait que je choisisse un bac ou un autre et le bac littéraire obligeait à moins d'heures de cours. Parce que je détestais l'école, je voulais me marier et élever une équipe de foot.

- Tu n'as pas de métier.

- Si, celui de ma mère : femme d'intérieur. Mais je n'ai jamais eu d'enfant parce que mon mari n'était pas fertile.

- Moi, j'adore la médecine. Mon père était le sorcier de mon village. Je crois qu'il m'a transmis ses dons. Mais il me battait, il était très sévère. Pourtant je l'aimais, j'avais la passion et comme j'étais enfant j'ai tout enregistré ce qu'il m'a enseigné. Et puis je me suis éloigné de lui en venant ici. Il m'a dit : « Tu reviendras au village quand tu auras appris toute la science des sorciers blancs ».

Pendant qu'Alphonse me raconte sa vie, je le sens très présent et attentif. Il m'observe toute entière. Il a l'air d'apprécier chaque partie de mon corps.

Je suis très émue parce que c'est la première fois que je me fais draguer par un africain. Dans mon village il n'en passe jamais et dans la petite ville d'à côté il en passe rarement. Jusqu'à aujourd'hui je les voyais plutôt comme des hommes exotiques et cela m'inspirait des voyages parfumés. Mais j'étais niaise et me gardais pour mon mari.

Alphonse boit de la bière blonde pendant que je déguste de la Tequila par petits verres. L'estomac commence à me tirailler et Alphonse, qui semble deviner ce qu'il faut au bon moment, m'invite à passer à table.

Nous nous retrouvons face à face dans une petite alcôve, à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes. Il ne manque plus qu'un énorme plat de coq au vin avec du riz et des légumes grillés multicolores pour souder notre intimité. Nous mangeons avec nos doigts en nous dévorant des yeux.

Une fois le plat envolé nous terminons en buvant une bouteille de Bordeaux rouge et nous trinquons dans le silence complice des amants réunis.

Je recommande le vin comme dessert avant d'aller consommer la nuit avec un amant. Le vin est le sang des dieux. Les déesses s'en abreuvent pour confondre le cœur. Ainsi les amantes seront contentées et satisfaites jusqu'au moindre de leur désir. Car les dieux enivrés ont le zob endurci pour bien foutre les déesses.

Mais ne saoules pas ton amant car tu pourrais réveiller en lui des vilains penchants pour la violence si son zob bande mou. Un amant insatisfait est un homme frustré qui devient mauvais à force d'impuissance.

Le grand art érotique est une question de mesure. Il faut savoir doser les filtres pour que la magie sexuelle opère.

Nous ne buvons pas le fond de notre verre. Nous laissons sur la table nos soucis. Maintenant c'est l'heure d'aller au lit.

Alphonse, qui semble décidément tout deviner, me saisit par la taille, et nous voilà tous deux à marcher dans la rue animée.

Place Blanche, le Moulin Rouge brille de tous ces feux. Nous remontons la rue Lepic jusqu'à la rue des Abbesses. Et nous grimpons, toujours bras dessus bras dessous, jusqu'à l'appartement de Josette.

Nous allons directement dans la chambre. Et là, en nous regardant dans les yeux nous nous déshabillons. Alphonse me soulève et me porte pour me poser sur le lit. Allongé sur le dos je l'accueille les bras et les cuisses ouvertes.

À genoux sur le lit Alphonse commence par me caresser les pieds puis il monte vers les jambes. Il me caresse l'intérieur des cuisses avec ses lèvres épaisses. Puis, il s'assoit sur mes cuisses et je vois pour la première fois sa bite noire qui fend l'air.

Alphonse bande pour moi. Il me regarde dans les yeux tandis que sa bite gonfle à vue d'œil et durcit comme un morceau de bois. Son gland violet me met l'eau à la bouche. Je mouille mes cuisses. Alphonse devine.

Il met sa main dans ma touffe et la retire pour en lécher le liquide clair.

- Mm, t'es délicieuse, murmure-t-il en léchant ses doigts.

Alphonse me caresse le doux duvet de mon ventre puis il s'allonge sur moi. Sa pine glisse entre mes cuisses et cherche ma fente humide.

Il embrasse à pleine bouche mes nichons en rut, je le caresse à pleines mains et l'embrasse sur la tête.

D'un mouvement très adroit il plonge sa langue dans ma gorge et rentre son gland entre mes lèvres. Il roule sa langue autour de ma langue. Et cogne de son zob bandé la porte de mon con.

J'ouvre grandes mes cuisses et avale son gland et toute sa bite jusqu'au fond de mon sexe.

À grand coups de va et vient Alphonse pine mon con. Je roule mon bassin autour de sa tige raide. Il va et vient. Ses fesses montent et descendent, je sens ses reins musclés qui se tendent. Il m'embrasse comme un cheval fougueux.

Et je sens d'un coup qu'il sert sa pine mentalement pour en retenir l'éjaculation et me faire jouir une première fois.

Je suis au bout de mon excitation, le corps en feu, je gémiss et, dans un râle, je jouis.

Alphonse se retire de moi et plonge tête première entre mes cuisses brûlantes. Il me culbute et relève mon bassin en le soulevant dans ses deux grandes mains douces.

Il fourre sa langue entre les lèvres mouillées de mon sexe et lèche toute l'eau de ma jouissance.

Je pousse des petits cris aigus tandis qu'il grogne de plaisir en me buvant. Ses grosses lèvres pincent mon clitoris pour me faire jouir encore.

Je bande à mort. Alphonse me transperce à nouveau. Sa flèche de guerrier noir me pine sauvagement le con.

Il retient encore son foutre quand son gland va exploser et c'est encore moi qui jouis, mais cette fois je crie plus fort, je crie de plaisir.

Alphonse se retire de moi pour refroidir son sexe en feu. Il s'assoit sur ma poitrine et place mes seins de chaque côté de sa bite. Je caresse ses deux grosses couilles d'une main et de l'autre je saisis son gland appétissant.

Je tire la peau de son zob vers le bas en serrant le membre dans ma main. Son gland jaillit. Je le lèche. Alphonse me caresse le visage. Il me prend la tête pour que j'avale sa bite. Elle me remplit la gorge. Elle est très bonne. Je suce et je pompe.

Attends- dit mon Alphonse et, lentement, il se rallonge sur moi pour fourrer ma chatte avec son zob qui se déchaîne.

J'halète et lui fait des han sur le rythme de tambours imaginaires. Je serre mes bras et mes jambes autour de son corps de fauve.

Alphonse me tient serrée contre lui en retenant mes fesses. Je sais qu'il est prêt pour éjaculer, qu'il n'en peut plus de se retenir.

Il ralentit le rythme pour faire durer notre copulation. L'orgasme arrive le plus tard possible au moment où l'excitation est à son sommet.

Alors, presque à la limite de la douleur et venant de très loin du fin fond de son sexe et de tout son être, surgissent les premières vagues de l'orgasme.

Alphonse éjacule son foutre bouillant au fond de mon con. Il me remplit de son plaisir qui me comble. Et je jouis très fort en criant.

Le souffle coupé Alphonse se retire de moi et roule sur le côté.

Je reste un moment comme absente mais sentant mon corps plein d'une immense jouissance, d'un heureux bienfait.

Je me tourne vers Alphonse qui me sourit de bonheur. Sa bite est encore bandée et pleine de sperme. Je la mets dans ma bouche comme si c'était une friandise, une sucette pour femme gourmande.

Et je masturbe la belle bite africaine. Je veux qu'elle crache encore son foutre joyeux. Alphonse semble se réveiller soudain.

Il se met à quatre pattes sur le lit comme un animal pour que je le caresse. Sa peau noire est comme le bois d'ébène. Il est sculpté comme un dieu. Ses muscles sont dessinés par un artiste. Ses reins serrés ont une énergie féroce. Son derrière a deux fesses musclées et rebondies.

Son corps est comme en marbre noir lisse. Je tourne autour. Je lui caresse les fesses et écarte la fente de son cul pour lécher son trou. Ça le chatouille, il rit.

Je ris avec Alphonse. Il me saute dessus et m'enfile encore. Et nous jouissons jusqu'au petit matin.

Les rayons du soleil de midi nous réveillent. Nos corps se démêlent. Notre étreinte a pris fin.

Nous nous rinçons le corps avec l'eau fraîche de la douche et nous sortons dans le grand jour.

Amant et amante dans Paris qui rit de bonne humeur.
Le vent nous porte légers comme la plume de l'air.

J'ai rendez-vous avec mon africain dans une semaine. Comment vais-je combler le vide de toutes ces journées. Je ne vais pas rester là à l'attendre. Ce n'est pas mon genre, je n'aurai pas la patience et d'ailleurs, pourquoi attendre puisque les occasions de combler mon ennui sont là, à portée de main ; à portée de mon sexe devrai-je dire.

Ce ne sont pas les amants qui manquent. Il faut se mettre disponible. Être relaxe et aimer se laisser prendre. L'esprit plutôt ouvert entre les cuisses. Se donner à voir, et savoir paraître.

Être une reine du mensonge et jouer dans la comédie des sexes. Prodiguer la saine consommation du rut. Boire le liquide sacré de la jouissance.

Pour rester jeune.

« *Je veux tout, Tout de suite, Et ici* » La chanson de Cœur de Pirate bat dans ma tête. Le tube de l'été à Paris c'est aussi le *hit* de mon répertoire personnel.

Je marche en fredonnant dans l'air chaud des quais de la Seine. La rivière déroule ses bras autour de l'Île où Notre Dame fait l'assiégée.

Je flâne sur le quai des bouquinistes. Je feuillette de vieilles revues d'art érotique. Il me vient l'appétit d'une chose originale que je ne fais qu'entrevoir. Une vague envie d'exotisme, un désir brûlant dans les reins.

Charlie est un homme de taille moyenne, légèrement trapu, les cheveux noirs courts. Je le vois pour la première fois. Il est accoudé au bar assis sur un tabouret. Il me tourne le dos quand je m'approche du bar. Je commande un Cognac.

- Ça sera avec un expresso ? Me demande le garçon à l'air ahuri derrière ses lunettes à gros carreaux.

- Non, merci, pas de café. L'ahuri me regarde à nouveau et ajoute, l'air niais :

- Vous ne voulez pas faire un canard ?

- Madame n'est pas du coin, elle ne peut pas comprendre. T'as pas entendu son accent ?

- Expliques-lui à la dame qui est étrangère, parce que le café Cognac ça y va d'une de nos traditions parisiennes... Madame, je vous présente Charlie le meilleur conteur de ce *coinstot d'Pantruche* (coin de Paris).

Charlie se tourne vers moi et je le vois enfin de face. Son visage est lumineux, ses yeux rient et sa bouche malicieuse me donne des frissons. Ses mains calmes posées sur ses genoux, il me regarde par en dessous. Puis il relève la tête en gardant ses yeux dans les miens. Il a l'air de m'évaluer comme une marchandise mais mon sentiment se ravise lorsqu'il ouvre la bouche, il me fait une œillade, et dit, d'une voix théâtrale :

- Bienvenue à la belle étrangère ! Quelques rires joyeux fusent autour de moi.

- À la tienne ma belle !

Je me rapproche de Charlie qui me tend la main et pour prendre la mienne. Nous sommes plus proches, presque collés dans le vacarme du bistrot. Le garçon offre une tournée générale.

- Tu te rends compte- me dit Charlie en serrant mes mains dans les siennes, tu te rends compte que c'est à cause de toi que cette journée ordinaire ; est une journée extraordinaire.

- Pourquoi extraordinaire ? je demande, à Charlie, d'une voix niaise et le rose sur mes joues.

- Parce que je te trouve magnifique.

Tes grands yeux noirs comme l'ébène ;

Ta chevelure épaisse et blonde comme le blé mûr ;

La pomme de tes joues rondes doit être succulente et à ton cou gracieux doivent se pendre les dieux.

Charlie me regarde dans les yeux, ses mains contenant les miennes, il me souffle « Comment vous appelez-vous ?

Fabiola.

Je lui souffle dans l'oreille comme une confidence, respirant son odeur de mâle. Mes lèvres se pincent. Il prend ma main droite et la pose sur son entre cuisse.

Sous le tissu côtelé de son pantalon j'empoigne le gros membre. Je me laisse embrasser par Charlie pour la première fois. Je mélange ma salive sucrée à la sienne qui a le goût du vin. Ma touffe me chatouille.

Le bistrot bat son plein. Le garçon en a plein les bras. Je dis à l'oreille de Charlie :

- Et si on allait ailleurs ?

- Viens chez moi.

- C'est loin ? Je me sens lasse.

Je lui passe mon bras autour de sa taille. Il fait de même et me presse contre lui en sortant du bistrot.

Une fois sur le trottoir il m'embrasse avec sa langue large comme une pelle. Sa langue animale me fourre les amygdales.

Je tâte les couilles de Charlie. Elles semblent gonfler sous la pression de ma main. J'ai envie de glisser mes

doigts dans sa ceinture. Il m'arrête et, toujours me tenant serrée à la taille, de son autre bras il hèle un taxi.

- C'est pour où ?
- Place Pigalle.

Nous plongeons Charlie et moi dans le taxi. Nous roulons vite sur les pavés. On se trémousse. Charlie et moi, enlacés sur la banquette, les jambes emmêlées, et les bras partout sur nos corps, soudés par nos baisers langoureux. Nos mains se promènent sur nos chairs brûlantes.

On arrive vite à destination. Charlie m'arrache du taxi en me tirant par la main et nous courons jusqu'à une porte cochère où Charlie sonne. Il se retourne sur moi et me fait un grand sourire plein de bien entendus.

La porte s'ouvre sur le visage gris d'une concierge de mauvaise humeur comme si elle prévoyait toujours le malheur.

- C'est qui ?
- C'est ma sœur.
- Depuis quand vous avez une sœur, vous ?
- Depuis ce soir, la vieille, laisse-nous passer.
- Pas plus que trois nuits par semaine pour les visites !

Nous grimpons sept étages d'un escalier étroit en bois usé par les lavages. C'est un escalier de service qui mène aux chambres sous le toit.

Charlie ouvre sa porte et me pousse devant lui. Nous tombons sur le lit. Charlie est sur moi et fourrage dans mon corsage tout en me déboutonnant.

Je me laisse entièrement faire. Je me livre à lui. Je laisse monter en moi la sensation d'être peu à peu conquise. Je veux être prise par ce mâle qui m'a séduite.

Ses mains se livrent à des excès de luxure. Chaque caresse, chaque frôlement est une brûlure. Il lèche ma peau et délivre mes seins. Il cueille mes chairs dans ses mains. Il glisse le long de mes flancs frémissants, il creuse la croupe de mes reins.

Il masse mes énormes nichons qui bandent leurs tétons pointus. Charlie me les suce comme des friandises. Il déchire ma chemise et dégrafe ma jupe. Ses mains chaudes balaient mes cuisses. Il remonte ses doigts vers ma fente.

Il arrache ma petite culotte d'été. Il pelote ma chatte grasse et humide. Je mouille dans ses mains agiles qui flattent mon entrecuisse.

Puis il se met tout à coup debout dans la chambre. Son regard ne me quitte pas un instant. Il enlève sa chemise. Il a un large torse couvert de poils noirs sur la peau très blanche. Il glisse ses pantalons, il a des jambes sportives.

Il enlève son caleçon bleu et soudain, au milieu d'une jungle touffue de poils noirs, surgit une longue et grosse bite blanche avec un gros gland rouge qui coiffe sa grosse veine bleue.

Ses énormes couilles pendent dans leur bourse velue. Il a l'air d'un sanglier en rut. Il s'approche de mon lit.

Je vise le calibre de son engin et lui suis toute ouverte. Je suis dévouée pour sa nique. Pourvu qu'il me baise fort.

- Lève-toi et va ouvrir la fenêtre.

Je me lève en prenant le drap pour me couvrir.

- Laisse, vas-y comme ça. Et ouvre en grand. Je veux qu'ils nous voient bien.

- Qui ça ?

- Les curieux. Charlie me prend et me bascule par les reins sur le lit. Il plonge sa tête entre mes cuisses et me lèche abondamment comme un affamé.

Je gémiss. Sa langue met mon clito en feu.

Charlie se relève pour m'enfiler. Son zob se tient raide dans l'air chaud. Il bande dur comme fer. Son gland est violet sous la pression du foutre prêt à jaillir.

Je lui ouvre grand tout mon cul. J'écarte mes lèvres baveuses et lui montre l'entrée de mon con. Je veux l'aspirer.

D'un seul élan il me fourre sa bite brûlante dans ma chatte qui l'accueille en lui serrant fort le gland par le cou avec les muscles de mon con.

Les bras autour de lui, je laisse Charlie me lutiner à son aise. Sa queue me fourre bien. Elle dure longtemps sa danse entre mes cuisses.

Et je jouis, et je mouille. Charlie retient encore son éjaculation. Il retarde l'explosion.

Pour jouir à profusion. Il me monte comme une jument en me menant du trot au galop progressivement. La course est plus longue et le jouir est meilleur.

CHAPITRE V

La nuit est chaude. La fenêtre est grande ouverte. Je suis toute nue à quatre pattes sur le tapis de la chambre. Charlie est à genoux derrière moi. Je sens son gros zob bouillant qui va et vient dans mon tunnel de chair.

Mes fesses sont défoncées par son pilon, À grand coup de reins il me défonce le con. J'aspire sa bite, je la sens glisser dans mon trou. Ses couilles agitées cognent contre mes cuisses.

- La belle étrangère ! Crie Charlie.

Ses mains serrent ma taille par les reins. Il est rentré complètement dans mon cul. Sa bite est prisonnière de mon con. Je la serre au collet de son gland quand il explose et vide par saccades son foutre joyeux.

- Ça c'est Paris ! Gueule Charlie en jutant son sperme.

Je vibre de tout mon corps. Toujours à quatre pattes, je me laisse lutiner comme une animale en chaleur. Je creuse ma croupe sous l'étreinte du mâle. Je vagis en

ouvrant ma gorge. Mes seins pendent sous moi et je me crois louve. Mon mâle au poil brun tire sur ma crinière blonde. Il me bourre de semence.

Dans une dernière secousse il s'affale sur mon dos tandis que je m'aplatis sous lui sur le tapis. Charlie est toujours dans moi. Son zob est encore dur. Des secousses plus légères annoncent la fin de l'orgasme.

Nous respirons profondément dans la chaleur humide de la nuit. Nos corps mouillés de fièvre sexuelle se démêlent lentement. Nous nous retrouvons sur le dos et Charlie me prend la main.

- Fabiola, t'es une fille formidable. Murmure-t-il.
- Toi aussi, Charlie, t'es bon. Tu niques bien.
- Tu parles comme une parigotte, Fabiola !
- Je parle comme je suis, Charlie !

Je me lève pour m'asseoir au bord de la fenêtre. D'un œil je regarde les toits et les fenêtres de l'immeuble d'en face et de l'autre œil je vois Charlie sur le lit en train de jouer avec son zob ramolli. Il le fait tourner dans tous les sens en le faisant claquer sur son ventre. Je ris en me coiffant la tignasse avec les doigts.

Alors Charlie sort une bouteille de son placard avec deux verres.

- Du gros rouge qui tâche.
- À la tienne, ma reine.
- À la tienne, mon roi.

Et nous finissons la nuit en buvant le bon vin des amants réunis. La vigne et son vigneron sont comme la muse avec l'artiste. Ils ont tous quelque chose à donner de leur union.

Je m'enfuis aux premières lueurs de l'aube. Laisant Charlie endormi comme un Bacchus après l'orgie.

Je m'enfuis. Paris m'appelle. Le soleil éclaire mon chemin.

Rentrée à la maison, je m'endors toute chiffonnée comme après une nuit de cavale.

L'aventure me rajeunit. Je me sens toujours jeune et jolie. Grâce aux caresses de mes amants.

La joie de vivre a des amants,

Gare à l'eau vive, gare aux serments.

Ma nuit avec Charlie, quand il me demande en agitant dans sa main son zob bandé:

- T'es déjà montée sur la tour Eiffel ?

- Non, mais sur le Mont Ventoux.

Et nous pouffons de rire. Charlie roule sur moi :

- C'est quoi, *mon ventou* ?

- C'est le pic d'une montagne près de chez moi ; je suis montée dessus.

- Tu me compares à une montagne ? Je dois être alors le Mont Martre ! (Il chante :) *Viens sur ma bite, tu verras Montmartre !*

Et nous croulons à nouveau de rire.

Les parisiens sont généreux et accueillants. Charlie en est un exemple. Le meilleur dans mes souvenirs. Sans doute parce qu'il est plus tendre et naïf. Je m'enfuis de lui. Comme je me méfie de *l'eau vive* de la chanson.

Je passe la journée suivante de mes vacances à me reposer dans la tranquillité de l'appartement de Josette, Je prends un bain et je me fais belle pour la soirée.

Ça sent l'orage. Je m'habille en corsage rouge, cintré et serré sous la poitrine avec un cordon. D'une jupe de velours noir plissée qui m'arrive à mi-cuisse. Des bas résilles avec des gros carreaux, noirs également. Et des chaussures pointues à talons aiguille, vernies et noires.

Mes nichons sont apparents, ma gorge et mes épaules nues. Je me couvre d'un châle mauve. Je peins sur mon visage un autre visage. Celui d'une nymphe mortelle. De l'ombre épaisse sous les yeux, des joues poudrées de blanc avec des taches de sang. Des lèvres violettes sombres. Je lâche ma crinière blonde qui retombe sur mes reins étroits, sur ma croupe large. Et me coiffe d'un chapeau de feutre couleur de vin violet foncé.

Me voici femme bohême, muse et poète solitaire de la nuit parisienne. L'heure sonne au rendez-vous des galants. Le bal est commencé. Allons de ce pas léger de goélette conquérir le Moulin de la Galette.

Montmartre m'attend. Je suis maintenant une fille du village. Je vais à la fontaine de jouissance boire mon eau pour vivre. Comme le poète sur son bateau ivre.

Boulevard de Clichy je rentre dans un petit bar que j'ai repéré la nuit dernière. Son enseigne trace aux néons la lumière rose et blanche d'un dessin très suggestif.

L'artiste dit toujours que suggérer c'est créer. J'ai l'eau à la bouche et tire le rideau de velours rouge de la porte.

Dans la lumière tamisée quelques clients occupent des fauteuils et des coussins autour de petites tables basses. Surtout des couples.

Au bar, une femme boit dans son coin et deux hommes accompagnés d'une femme parlent fort avec le patron, un blondinet au teint pâle et aux lèvres rosées.

- C'est plus les chansons d'avant.

- Avant ? Avant ça va durer encore, les Brassens, Brel et compagnie font autant d'argent pour les droits d'auteurs qu'y a quarante ans.

- Ça prouve que le bon goût est toujours là, et que ce qu'on nous passe dans les médias c'est du...

- Caca, capitaliste. De la propagande pour la consommation.

- Pour abrutir la masse avec leurs messages à la con.

- La pire des pollutions, tu sais c'est quoi la pire pollution ? Je vais te le dire, Marcel : C'est la pollution mentale, c'est les croyances.

- Tu veux dire qu'on est malade à cause de notre imaginaire.

- Parfaitement docteur.

- Je ne suis pas docteur, je suis un artiste.

- Bien sûr, Serge.

Le Serge en question est un grand gaillard aux cheveux longs noirs et au regard vert sous son chapeau en feutre comme le mien, mais de couleur noire avec de larges bords.

Il se tourne vers moi à mon entrée. Son regard ténébreux de grand fauve me fait baisser les yeux. Je me sens gourde, idiote.

- Allons, n'aie pas peur, comment t'appelles-tu ?

- Fabiola. Je murmure à peine.

- Répète plus fort.

- Fa-bio-la. Et je me sens encore plus sotte devant ces

inconnus qui me regardent comme une attraction triste.

- Fabiola, je te présente mes amis : Marcel qui souffle dans le boîtier à punaises, qui joue de l'accordéon si tu préfères, Fabiola, en français international ; et lui c'est Pierrot, mon régisseur et ange gardien.

- Ange gardien, tu parles. J'ai les clefs mais pas la fille et le magot qui vient avec.

- T'fâches pas Pierrot, tu vas effrayer Fabiola.

Le Serge se tourne vers moi un rictus taquin à la bouche, le geste provocant, comme pour me donner le temps de ma réplique qu'il attend le sourire aux lèvres.

- Je n'ai peur de rien, Serge.

Le beau Serge, je pense. La femme qui se tient à côté de lui et qui est restée à l'écart de la discussion s'agrippe au bras de l'homme qui est en train de me séduire.

- Olga, tu ne peux empêcher le désir de jeter ses flèches ; une fois tirées, tu ne peux les rattraper.

- Serge ! Gémit la pauvre délaissée qui va s'asseoir sur un tabouret, l'air triste et renfermée.

- Excuses-moi, Olga. Excuse ma nature. J'ai besoin de séduire sans cesse. L'inspiration est ma seule maîtresse. La femme est la muse quand elle m'appelle. Je dois nourrir ma pauvre imagination. Sans séduction, l'illusion ne fonctionne pas.

- Vas-y mon beau Serge, réplique la pauvre d'une voix mielleuse, je te permets d'être infidèle, car tu ne meurs jamais. Chacune de tes conquêtes te donne son butin de plaisirs éphémères. J'attendrai mon tour et qui sait si un jour tu ne tomberas pas à mes pieds.

- Pourvu que tu me piétines, Olga !

- Hola, les amis, ça devient du Molière.

- La Olga, quelle comédienne !

Et Olga rit d'un rire strident de poule à la voix cassée.

La voix fluette du patron me joue de la flûte à l'oreille :

- Qu'aimeriez-vous boire, madame Fabiola.

- Qu'est-ce que tu proposes ?

- Fort ou pas fort ?

- Fort !

- Une Tequila mexicaine ?

- Une mexicaine.

- Une petit ou un grand verre ?

- Un grand avec du citron vert.

- Mais vous avez de la culture, Fabiola.

Il me sert mon verre au ras bord, l'air coquin.

- Vous savez, qui est la troupe, là ?

Il montre du doigt mes nouveaux amis.

- Non, c'est qui ?

- C'est un chanteur de charme de Paris. Il s'appelle Serge Bavard. Ça lui va bien, lui qui n'a pas la jactance dans sa poche.

- Y chante où ?

- Au cabaret.

- Ce soir ?

- Bah oui, y sont toujours ici avant d'entrer en scène.

On est comme une annexe du théâtre. Une deuxième maison pour les artistes.

- C'est quoi, leur première maison ?

- Oh, bien souvent c'est la rue.

- Ah, bon, tant que ça ?

- Tant que ça dure l'infortune.

- Et lui, le Bavard, il a du succès ?

- Surtout auprès des femmes.

- Le succès est le meilleur des parfums.
- C'est vrai c'que vous dites Fabiola. Vous êtes intelligente.

Je me rapproche de mes amis avec mon verre à demi plein. Olga est à nouveau au cou du Serge.

- J'aimerai vous écouter ce soir.
- Fabiola, dit le Beau chanteur, de sa voix de ténor en élargissant son bras pour me prendre sous son épaule :
- Fabiola, viens avec nous, nous boirons du piment fort et du vin doux.
- Ne sois pas trop saoul ou tu auras des trous de mémoire.
- Pierrot, tu ne sais pas encore reconnaître un homme saoul d'un homme qui fait semblant.
- Y a pas de bistrot sur la Lune. C'est peut-être là que je devrais rester.
- En route !

Et nous partons tous les quatre. Marcel, Pierrot, Serge, sa copine et moi. Nous rentrons par une petite porte dérobée pour atteindre les coulisses d'un minuscule théâtre d'une centaine de places.

Nous nous serrons dans une loge étroite où Serge se prépare devant le miroir. Il se maquille légèrement le visage. Un fin trait noir sous les yeux pour souligner son regard et un peu de rouge à lèvres carmin qui rehausse son teint pâle. Il enlève son grand manteau gris et paraît dans sa tenue d'artiste. Chemise rouge et pantalons de velours noirs.

Serge Bavard prend sa guitare et égraine quelques notes pour en vérifier la justesse de l'accord. Il la repose délicatement dans son étui. Marcel monte sur scène et

commence à jouer en solo sur son accordéon. Pierrot éclaire la scène avec un doux plein feu.

Olga et moi sommes seules avec le beau Serge.

- Olga, ce soir tu vas regarder le spectacle de la salle.
- Tu gardes Fabiola pour s'occuper de toi.
- S'occuper de moi, oui. Aller, Olga, ce sera ton tour une autre fois.

Et il entraîne Olga hors de la loge et revient aussitôt, l'air inquiet. Il me regarde et me tend son visage.

- Suis-je beau?
- Tu es très beau Serge.
- Serge Bavard, n'oublie pas. Il n'y en a qu'un et je suis celui-là.

Il se passe les doigts plusieurs fois dans sa chevelure noire brillante. Il porte un gros diamant cerclé d'or au doigt majeur de sa main gauche.

Serge Bavard se marie avec toutes les femmes. C'est un tombeur. Mais tant pis. C'est le jeu qui veut ça. Je me suis habillée de fols atours alors me voici folle aventureuse. Serge me caresse entre les cuisses d'une main furtive.

Attends tout à l'heure. Dit-il d'une voix mystérieuse.

Pierrot paraît à la porte de la loge :

- En scène !
- Y a du monde ?
- C'est plein.
- C'est qu'il doit pleuvoir ce soir.
- Oui, maître, il pleut et le public est frileux. Mais Marcel chauffe la salle.

Serge prend sa guitare puis, sans un mot ni un regard pour moi, il va pour monter en scène. J'entends des

applaudissements bien nourris. Il entame sa première ritournelle et j'imagine alors toutes les femmes dans la salle qui se pâment. Moi, je suis séduite par les riches accords et la voix de ténor de Bavard. Mais je trouve les paroles trop à l'eau de rose et un peu démodées.

Je l'attends, assise dans le fauteuil de la loge, la porte ouverte pour bien entendre le spectacle. Le jeu consiste en ceci : c'est qu'entre des chansons, le Serge se précipite dans la loge, ferme la porte. Il ouvre sa braguette et sort de son slip sa queue humide bandée. Je décalotte son gland visqueux et le suce un peu jusqu'à temps qu'il dise sa phrase favorite : *attend tout à l'heure*.

Il range sa bite bandée, se repeigne les cheveux plusieurs fois avec ses doigts, vérifie son maquillage et retourne en scène.

Il commence à faire très chaud dans le théâtre agité par les trémolos et les bravos. Je délace mon corsage pour faire jaillir mes seins au moment même où le chanteur claque la porte.

Il est rouge, en sueur. Je défais sa braguette et prends sa queue dure entre le mou de mes gros nichons. Mes jambes entourent les siennes pour le tenir contre moi. Je le masturbe en tirant fort sur son gland. Il éjacule son foutre de Don Juan sur mon visage.

Son foutre coule dans ma bouche, sur ma gorge, entre mes seins gonflés de plaisir. Je bois le jus de sa queue comme un élixir enchanteur. Je jouis aussi d'un seul coup. Je lâche son zob. J'écarte les cuisses. Il tombe à genoux et d'un seul mouvement dégrafe ma jupe.

Puis il retire ma culotte, la flaire longuement. Il fait glisser mes bas résilles doucement et me caresse et me baise les pieds. Il me remet mes talons haut à aiguilles. Il me dresse toute droite devant lui, me retire mon corsage.

- Regarde-toi.

Je me tourne vers le miroir. Il se met derrière moi, me fait pencher en avant.

- Regarde-nous !

Je nous regarde dans le reflet. Il prend sa pine pour m'enculer. J'écarte mon fion. Il me pénètre d'un coup sec. Je crie.

- Tais-toi, c'est pour t'honorer comme concubine.

Il me secoue le trou du cul. Rapide comme un lapin, il éjacule très vite et ressort aussitôt de mes fesses. Il se rince la queue au lavabo. Je me rhabille au plus vite car il m'a fait mal.

- Où vas-tu, ma Fabiola.

- Nulle part où tu seras, Don Juan. Je n'appartiens à personne.

- Mais je t'ai conquise.

- C'était un instant dans l'éternité ; tu m'as bien eue, magicien, bonimenteur. Oui, c'est ça, menteur.

Je lui claque la porte au nez. Et je m'enfue.

C'est un mauvais souvenir que d'avoir joué avec ce charlatan de l'amour. C'est une bonne leçon qui m'a fait connaître tout ce qu'on peut attendre d'un Don Juan. D'un misogyne impuissant qui n'aime que les femmes soumises. Et si elles ne s'humilient pas devant lui, il ne peut plus bander.

Au théâtre, on jouit de drôle de façon. Rien n'est vrai, que le faux. Simuler l'orgasme est un manque d'amour

propre. Les Don Juan ne s'aiment pas. Ils ne respectent que les femmes castratrices. Leurs mères, sans doute.

Je suis choquée. C'est vrai, mais je l'avais bien cherché en me déguisant en fille de petite vertu. Et j'ai mal où je pense. J'espère qu'il ne m'a pas déchirée, le poète !

Je rentre en taxi. J'ai envie de me cacher, je me sens affreusement laide. Je suis fatiguée d'avoir joui dans le vide. J'ai mal à l'âme de m'être donnée à ce bourreau des cœurs.

Quand le sexe va mal, on a mal dans toute la chair et nos pensées sont obscures et lointaines. Et quand le désir à pas lent s'infiltré sous notre peau, notre âme chauffe et bout. Alors, notre morale hypocrite réprime cet élan de vie en lui coupant le nerf.

Le désir perd la tête et se transforme en une simple envie d'éjaculer, de se vider la queue grossièrement en prenant la femme comme trou réceptacle de l'impuissance d'aimer.

Il y a des hommes durs qui font mal aux femmes.

Mais, amant et amante sont beaux comme un soleil couchant, dans l'horizon fuyant des oiseaux, jusqu'à l'aube qui se met nue dans l'eau du matin. Quand sonne la cloche de l'Angélus.

Amant et amante, un instant dans l'éternité ; une éternité dans l'infini.

CHAPITRE VI

Poupée de cire molle au masque triste. Sa bouche carnée aux dents noires, elle sourit. Sur le fond bleu de ses yeux, coulent les traits de la nuit.

Des mains croisées qui font fléchir les ans. La bourse nouée autour du poignet, elle défait sa chevelure. Et chaque jour recommence sa triste romance.

À guichets fermés les soirs d'abondance, loin des lieux saints, mais aux lieux d'aisance, où le bourgeois propre et vulgaire déballe sa bourse sur un comptoir.

La putain de Dieu officie dans le club des déportés de l'enfance. La rose entre les dents elle a figuré pour la science entre deux potences.

Tous les mots vont pour elle. Mais aucune nuit ne lui ressemble. A la putain de Dieu, quoi ; des nuits et des nuits à marcher – comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Le bord de sa lèvre supérieure frissonne et elle a un léger rictus nerveux qui lui fend la joue. Elle regarde les néons colorés dans la brume blafarde. Une ombre épaisse de sueur,

avec une haleine chaude d'alcool et de tabac, stationne devant elle.

Soldate au garde à vous, poupée de plastique dur, lisse et polie. Peinte au vernis. Ses faux cheveux blonds tirés en arrière pour dégager son front hautain et stupide. Elle affiche le prix de sa liberté.

Le client morose renâcle en grimpant derrière sa croupe jusqu'à une balustrade, d'où, autrefois, on jeta un exilé par une fenêtre.

Elle craint la lumière et ferme le rideau. Elle cache la vue plongeante sur son secret que le chaland pourrait voir en passant devant la vitrine de la boutique.

La rose de nuit, fleur de nenni, garde la pose au champ d'honneur ; pour la bonne cause ou le malheur. Et Dieu lui tient sa main pour lui souffler un baiser.

Dans le miroir son visage s'est ranimé et le rouge de son sang sur le blanc de ses joues. Son sourire efface les tirades de la nuit.

Le jour seul voit ses rides pendant son sommeil. Sur le lit d'un hôtel, elle ferme les yeux.

Josette dit toujours que nous devons avoir beaucoup d'indulgence et de compassion pour les filles qui font la rue.

Nous avons de la chance d'avoir une belle enfance. D'être respectées comme des petites personnes. Nos premières sensations conditionnent tout le reste de notre vie.

La liberté est la première des maîtresses à laquelle on s'habitue tant, qu'on ne peut plus s'en passer jamais. Et le droit d'être une femme nous protège des abus de la

liberté de nos oppresseurs. Notre devoir est de nous révolter contre les forces et la violence de tous les tyrans.

Je m'éveille tard dans l'après-midi. C'est jour de pluie et Paris est tout gris. Je veux visiter un autre quartier alors, pour la première fois, je prends le métro pour me rendre à Montparnasse, un autre quartier historique où ont vécu et vivent encore de nombreux artistes de toutes les origines.

La foule multicolore se mélange et se tasse dans les wagons. Nous sommes serrés les uns contre les autres. Je suis écrasée par les corps. Il fait très chaud et nous baignons dans l'air puant.

Je réussis à me glisser vers une place assise. À côté d'une fenêtre en face d'un beau jeune homme à l'air timide. Et le métro file dans le tunnel.

Le jeune homme qui baissait la tête la relève. Il me jette un regard furtif et me déshabille des yeux. Je lui souris et lui fait bien sentir que je suis disponible pour sa curiosité naturelle.

Le métro s'est vidé de voyageurs, nous sommes en bout de ligne. Il ne reste plus que nous deux à nous dévorer des yeux. Les portes sonnent et se referment. Le métro s'engage dans le tunnel du terminus. Nous devrions être descendus. Le métro stationne dans le garage.

Le beau jeune homme plonge sur moi. De ses grandes mains il fouille tous les coins de ma chair qu'il peut atteindre. Je le laisse explorer et j'en profite pour ouvrir sa braguette. J'attrape un gros zob bandé qui me glisse des mains.

L'homme se trouve debout devant moi entre mes cuisses. Je suce son gland qui sent la pisse. Mes lèvres gourmandes aspirent son jus tandis que je le branle d'une main en pelotant ses couilles velues de l'autre.

Il prend mes deux gros nichons dans ses mains et les fait sortir de mon corsage. Puis il glisse sa bite poilue et va et vient entre mes seins.

Sa bite bouillante sur ma peau me fait mouiller. Je m'affale sur la banquette, relève ma robe et ouvre mes cuisses sur ma chatte noire et humide.

L'homme m'enfoncé son sexe long dans ma fente. Il me nique fort. Mon con explose sous la pression de son foutre. Son gland éjacule en même temps et ses couilles se vident. Je sens son sperme chaud qui me remplit et me comble d'un doux plaisir.

La jeunesse est vive. Je me retourne en vitesse en lui présentant mon gros cul offert dans la pénombre du tunnel. Il me défonce en avant et en arrière. Il éjacule beaucoup et se retire d'un coup vif. Je l'attrape et lui suce le gland bouillant et baise sa bonne pine en signe de remerciement.

Mais toute bonne chose a une fin et nous devons nous rhabiller en vitesse car les lumières se rallument et le métro entre en gare.

Je préfère les coups de foudre. C'est simple, direct et naturel. Le désir est de suite transformé en plaisir. C'est bon pour la santé.

Ce qui fait mal c'est de rester avec l'envie qui vous titille le bas du ventre. J'aime avoir de la chair fraîche à consommer. Ne pas m'endormir insatisfaite ou je fais des cauchemars et c'est le diable qui me joue des tours

avec sa queue. Le lendemain je me retrouve emmêlée dans les draps, trempée de sueur, la gorge sèche d'avoir goûté le vide.

J'aime boire la coupe de mes amants. Jusqu'à satiété. J'ai horreur des illusions qui me frustrent. J'aime l'immédiat des pulsions sexuelles réciproques. L'échange des langues et la fusion des sexes.

J'apprécie la communication érotique dans le dialogue libéré du poids des mots. La légèreté de l'existence que nous donne l'orgasme.

Quand je suis trop seule et depuis trop longtemps, la saine masturbation me rend moins lourde. Je viens seule à mon secours et me délivre de l'envie du jour. Et enfin je m'endors satisfaite.

Toute nue sur le lit, les yeux fermés, je me laisse envahir par la sensation. Je me caresse en ne pensant à rien. Je me parle avec les mains. Je pelote ma vulve. J'écarte mes lèvres et avec un doigt je me triture le clitoris.

Je me branle le con avec un godemiché. Ô, *my God* ! Mon dieu, entre les miches de mon cul. C'est bon ! Je suis toute ouverte comme la boutique d'Éros. Les lutins me niquent en gros et en détail.

Je m'aime. Pour aimer les autres. Et je ne me sens plus seule. Je sais que je vais les rejoindre au moment de leur désir. Je suis sur le chemin des jouisseurs. Comme le diable de mes cauchemars, je les attrape par la queue.

Le désir est imprévisible et ne sait attendre. Il faut parfois user de patience et de ruse pour en parler la langue. C'est pourquoi on a inventé la drague. Ou l'art

de faire la cour et l'art d'en consommer les fruits au jardin originel.

Nous nous cachons souvent pour jouir. Nous protégeons notre plaisir de vivre. Contre les puritains, religieux et moralistes fanatiques qui détestent la vie.

Montparnasse est un quartier libre sur la Terre. Nous sommes tous condamnés à vivre. Nous sommes sacrifiés en naissant. Alors profitons du seul paradis possible et laissons l'enfer aux imbéciles.

Montparnasse est érotique. Ici les Muses enfantent l'imaginaire. Ici l'art crée ses œuvres et satisfait les amateurs du bon goût.

Je rencontre Pablo à la terrasse du café de la Rotonde. Il sourit et me fait signe. Je m'approche. Un livre d'images est ouvert sur la table.

- Je suis sûr que vous n'êtes pas d'ici. Asseyez-vous, et faisons connaissance. Je m'appelle Pablo et je suis peintre. Et vous ?

Je tire une chaise pour m'asseoir. Le peintre croque tous mes gestes. Il semble mettre de la musique sur chacun de mes mouvements.

- Je m'appelle Fabiola. Je suis une muse pour ceux qui savent voir l'invisible. Je viens de ma Province natale pour être conquise par Paris.

- Et sa marche ?

- Personne ne peut embrasser Paris tout entier. Mais c'est une folie que je cultive comme une insensée.

- La vie n'a pas de sens.

- Il faut en fabriquer un peu, du sens, pour retenir les instants d'éternité que le hasard nous donne.

- Au gré de la fantaisie s'il se peut et dans le respect

sacré de notre naturelle anarchie.

Je regarde Pablo dans le silence étonné d'une aventurière accostant une île inconnue. J'essaie de me décrire mentalement le portrait de Pablo. Il est petit et rond. Son crâne chauve rehausse la clarté de son visage sans malice. Ses yeux rieurs sont d'un bleu profond. Sa bouche sensuelle me donne un frisson à chaque mouvement de ses lèvres. Un nez droit autoritaire, un menton de commandeur. Ses joues rasées de près, légèrement rosées et son teint pâle de parisien, me donne l'envie soudain de lui caresser son visage intelligent. Mais ses mains larges et potelées m'impressionnent tant, que je me ravise et reste clouée. Bouche bée, je le fixe dans les yeux.

Pablo sourit et m'étourdit davantage.

- Vous buvez quelque chose ?
- Un verre de vin rouge
- Garçon, deux ballons de Côtes.
- Deux Côtes !

Le cri de commande du garçon traverse le vacarme. Pablo tourne son livre ouvert devant moi. Des images de sculptures. Une représentation dans l'argile de toutes les positions possibles de corps nus. La copulation dans tous ses états.

- Ça vient des Indes. C'est très ancien. Remarquez les détails.
- C'est instructif. Une grammaire du sexe.
- Exactement. L'expression de la vie même. Tout ce qui nous est caché, est révélé comme un simple ébat collectif permanent.
- Heureusement, nous faisons l'amour plus souvent

que la guerre.

- La guerre c'est la fin de tout...

Le regard du peintre se pose au loin. Puis il revient vers moi et ses yeux rient dans les miens. Je me sens bien.

- Voulez-vous visiter mon atelier, Fabiola ?

- Je suis toute à vous.

- C'est beaucoup trop pour un étranger.

- Vous m'êtes familier, j'ai l'impression de déjà vous connaître.

- Me connaître ?

- Oui, j'imagine votre manière de peindre.

- C'est la mienne.

- Oui, c'est vous, Pablo, bien sûr, mais, pour moi, peindre, c'est comme faire l'amour. Et votre peinture est ici, Pablo, avec votre sympathie. Votre seule présence est rassurante.

- C'est bien ce que vous dites.

- Je vous le dis Pablo comme à un ami.

- J'en suis tout honoré, Fabiola.

Pablo me prend le bras et nous filons par les petites rues. Montparnasse est un labyrinthe pour une étrangère. Pablo me guide et n'arrête pas de parler pendant tout le trajet. Il me parle de l'Inde, de masques Africains, avec des gestes larges et éloquents. Sa voix rauque déclame un feu d'artifice de mots qu'il sait choisir parmi les plus beaux. Je suis toute éveillée, pleine d'une joie profonde. Nous marchons vite sur les pavés de Paris, dans l'air léger et frivole du vent des rues.

- Nous sommes arrivés, c'est là, mon atelier et ma maison.

Le long d'une impasse, derrière une rangée de vitres encombrées de feuillage, se cache l'atelier de Pablo.

À l'entrée, il me défait de mon manteau.

- Fabiola, je vais faire votre portrait. Asseyez vous ici.

Il me présente une chaise haute en bois tressée de paille. Je m'assois. Je suis entourée de toiles peintes posées l'une contre l'autre à même le sol. Une symphonie de formes et de couleurs. Je me suis très à mon aise. Pablo pose une toile blanche sur son chevalet. Il prépare sa palette avec ses tubes de couleurs. Un pinceau à la main, il me dirige.

- Maintenant je vais vous imposer une position et il ne faudra plus en bouger.

Il s'approche, tourne ma chaise de biais.

- Croisez les jambes. La jambe droite sur celle de gauche, c'est ça, les mains croisées et posées à plat sur vos cuisses, tournez la tête et regardez vers la toile et au-delà. Redressez les épaules, étirez votre cou et souriez légèrement, non, pas de sourire joyeux mais mettez-y plutôt de l'ironie. Vos yeux rient tous seuls.

Pablo revient vers moi et prend dans ses mains le bouquet de ma longue chevelure blonde. Il peigne mes cheveux tous du même côté en les renversant sur mon épaule droite et dégage ainsi mon visage.

Comme chez le photographe, il dit : ne bougez plus, et il va se cacher derrière sa toile.

- Les jours de ciel gris sont les meilleurs pour faire du portrait parce que la lumière est plus étale et son grain plus épais.

Je ne dis rien. Je le laisse à lui-même. Je dois garder la pose en silence pour ne pas le déconcentrer.

Pablo peint avec ardeur. Je regarde au loin dans le vide au dessus de la toile. Je me fige. J'entends le bruit de son pinceau qui frotte la toile. Il me jette des regards rapides et s'absorbe dans son œuvre.

Le temps passe et je m'engourdis un peu à force de tenir la pose, je raidis mes muscles. Pablo me crie :

- Ne bougez pas, Fabiola ! Un modèle ne bouge pas. C'est moi qui ordonne le mouvement sur la toile avec mes pinceaux et la couleur. Je dois fixer l'instant dans le mouvement infini.

Je laisse parler le maître et m'applique à obéir à la règle. Ne pas bouger est fatiguant, cela demande une grande concentration. Mais je suis contente de faire tous ces efforts pour Pablo.

Je ne le vois plus, il disparaît dans sa toile. Il semble m'avoir oubliée. Puis tout à coup il jette un œil sur moi en faisant dépasser sa tête du cadre.

- Vous bougez, Fabiola, non d'un chien gris, il n'y a que la lumière qui doit bouger.

Je rougis de me faire gronder et m'applique le mieux possible dans mon rôle.

- Encore un effort, Fabiola, nous avons presque fini.

Il dit cela comme si nous étions en train de réaliser l'œuvre à deux. Mais je pense que c'est plutôt pour m'encourager. Je tiens bon.

Pablo recule de devant sa toile, la regarde et revient dessus à coups de pinceau, il rajoute des touches de couleur. Il refait son manège plusieurs fois. Puis, comme satisfait, il pose sa palette et son pinceau.

- Fabiola, j'ai fini votre portrait. Vous pouvez venir voir.

Il vient à moi, me prend par la main.

- Attendez que je vous dise de regarder.

Il m'emmène à quelque distance de la toile avant de me retourner sur elle.

- Alors ?

Me voici impressionnée par ma vision, comme si je voyais pour la première fois. Je suis émue par l'originalité de sa peinture. Mes yeux se promènent sur la toile dans l'éclat de sa lumière réinventée. J'entends le son harmonieux des accords de couleur dans chaque touche, du rythme dans chaque trait.

- Magnifique !

Je me reconnais lointaine car l'inspiration du créateur a créé un portrait dans lequel il y a multiples femmes en une seule.

Sur un fond gris blanc, je sers de modèle à l'incarnation d'une muse. Une muse qui inspire la ruse du peintre pour transformer un modèle ordinaire de femme en une créature universelle.

Ma chevelure dorée comme le blé mûr retombe sur mes reins. Ma cambrure provoque les sens. Mes yeux agrandis multiplient mes regards. Mes joues pâles reflètent la lumière banale des jours. Mon nez petit respire les parfums suaves. Mes lèvres serrées retiennent un secret. Ma bouche, en un léger rictus, exprime l'ironie du monde.

Mon cou allongé se dresse sur ma poitrine. Mes rondeurs sont emballées dans un corsage léger et presque transparent comme pour attirer le désir. Mes doigts sont croisés sur mon ventre doux et maternel. Ma

robe longue en tissu bigarré donne au bas de mon corps l'envie de danser.

Pablo a posé mon châle crocheté sur mes épaules et s'est inspiré de ses motifs géométriques pour démultiplier les formes. J'imagine des masques africains qui protègent ma candeur et mon ironie.

La palette de Pablo est sensuelle. Elle provoque les sens et nous oblige à regarder pour sentir. Et si nous ne pouvons avoir aucune compassion pour le modèle, sa bouche suffit pour nous rappeler l'ironie. On est saisi par l'œuvre ou l'on reste indifférent. C'est une question de goût. On en a ou pas.

La première qualité d'un artiste, c'est le don de soi. C'est un privilège de donner mais c'est aussi un privilège de recevoir. Et le monde est souvent malade parce qu'il ne sait pas donner, pour donner.

Il a bien peu d'amis, l'arbre qui n'a pas de fruits à donner. M'a dit Pablo.

Mais j'ajouterais que le monde a bien mauvais goût en général. C'est le goût officiel de la masse abrutie par la consommation des divertissements superficiels. La *fast culture* des gens et des artistes sans profondeur, fabrique des œuvres stupides.

Et Pablo m'empêche d'avoir mauvais goût.

- Le travail est fini pour ce matin. Et si nous allions dîner quelque part ? Avez-vous faim, Fabiola ?

- Oh, oui, oui, cher Pablo !

Je sors de ma rêverie, de ce portrait de moi peint pour tous. Et nous allons bras dessus bras dessous dîner dans un petit restaurant du quartier Montparnasse.

Pablo est un homme charmant plein de galanterie.

Nous dînons de côtes d'agneau arrosées de vin rosé. Puis nous regagnons l'atelier de Pablo.

Nous nous installons dans un sofa d'où l'on peut admirer la toile toute fraîche. Nous nous faisons des câlins, des bisous.

Pablo me caresse. Je lui offre mon corps. Il prend ma chair dans ses grosses mains chaudes.

Il m'embrasse à pleine bouche. Sa langue croise la mienne. J'ouvre mon corsage et lui offre mes deux seins gonflés par le désir. Il m'enlève ma robe. Je lui ouvre mes cuisses affamées.

Le voici nu. Le sexe bandé. Je l'accueille dans ma chair. Il me pénètre par petits coups.

Ses mains soulèvent ma croupe. Je roule mes fesses. Mon con avale sa queue.

Le feu dans le corps, je m'apprête à jouir. Je laisse faire l'artiste quand il besogne sa muse.

CHAPITRE VII

Je reste plusieurs jours et nuits chez mon amant le peintre. Je l'appelle ici Pablo, dans mon cœur je l'appelle autrement, mais ici, c'est sa vraie voix qui récite un beau chant.

Le vent souffle dans l'accordéon, le musicien pianote une musette. Une mélodie française composée pour une affranchie.

Je me sens une femme libre avec Pablo.

Je pose à nouveau devant lui. Assise de dos sur la même chaise en paille tressée et en bois sculpté, je suis nue dans un drap. Une serviette de bain retient ma chevelure sur ma tête. Je dois me tenir droite et fixer un point dans l'espace. Je sens le regard de Pablo sur mes épaules.

Il peint jusqu'à la tombée du jour. Prodigeux, il peint avec fougue.

Le soir, je m'allonge nue dans le canapé. Pablo s'approche de moi. Il a enlevé sa veste et pose ses mains

fraîches sur ma chair tendre. Je détends lentement mes muscles endurcis après la pose de l'après-midi. Sans bouger je laisse venir la sensation. Pablo me masse tout le corps, en commençant par les pieds.

Il peigne mes cheveux avec ses gros doigts.

Il couvre ma peau de baisers chauds. Je m'enflamme lentement. Pablo attise le désir pour que vienne ce plaisir que nous voulons brûlant. Il me caresse le dessus du sexe, il masse ma vulve. Il fourre un doigt et taquine mon clito. Je couine.

Pablo me prend par les fesses dans ses grosses mains, et colle sa bouche sur mon sexe. Sa langue lèche mes lèvres. Ma vulve mouille sa bouche. Pablo bois l'eau de jouvence. Mon con appelle son zob. Sa queue rude me défonce. J'aspire son foutre bouillant. Comme la lave d'un volcan.

Pablo est un volcan impétueux. S'il ne peint pas, il s'adonne aux plaisirs de la chair comme aux plaisirs de la chère. Il savoure chaque instant comme le plus important des mets.

Artiste au lit et à la table.

La tête posée sur sa cuisse je regarde son sexe endormi. Sa queue flotte dans sa toison noire, ses couilles pesantes reposent sur ses cuisses.

Sa bite à la peau douce entre mes doigts ; son gland est moulé par le prépuce ; je tire sur la peau et décalotte le zob.

Je fouille sa toison de poils drus, ballotte les noix de ses couilles dans ma main. Je lui enfonce un doigt dans

l'anus pour lui masser la prostate. Son sexe se réveille et son gland ouvre grand son œil.

Sa queue grandit dans ma main. Mes doigts tirent sur le filet du gland. Dans mon poignet la bite durcit et devient racine turgescence. Le gland en feu, Pablo se réveille.

Il rugit. Ma main va et vient en serrant et tire la pine du fauve en rut. Je le prends dans ma bouche et suce le tour, la corolle de son gland. Je fais frétiller ma langue sur le filet tendu du zob. Pablo gémit de plaisir extrême.

Je goûte le jus qui coule de son fruit rouge comme les mûres. La grappe de ses couilles danse sur ma paume.

Pablo me tire sur lui et je me retrouve assise sur son sexe enfoncé droit, comme un pic dans ma vulve. Mon con huilé se serre et happe le zob et pompe le jus du gland.

Pablo jouit et je jouis aussi. Ses couilles cognent mes cuisses grandes ouvertes. Sur son plaisir je culmine et prends mille fois le mien.

Des explosions d'énergie. Un échange de fluides. Au premier stade de la création. Pour que la révolution soit permanente. Que la Terre tourne en vingt quatre heures.

L'Apocalypse selon Saint Amant, la cuisine de Valentine, les chansons des désirs partagés.

Comme le cantique des Cantiques. Comme Tristan et Yseult. L'imaginaire du corps jouissant enfante la création d'une venue tragique. Un amant sacrifié dans les chaînes du désir.

Une amante pleine de son plaisir.

Le sexe a le temps pour lui quand il jouit. Nous voulons retenir le plaisir, mais il nous faut le renouveler pour ne pas perdre notre puissance créatrice.

Le plaisir est éphémère, il part comme il est venu. Dans notre pensée le souvenir d'avoir vécu reste mais les sensations s'effacent. C'est pour retrouver, renouveler des sensations que nous dirigeons notre pensée vers le désir.

Désir de voir la beauté même quand il ne fait pas beau tous les jours.

C'est le fait d'avoir vécu qui nous retient.

Mais, je pars. Pablo ne dit rien. Il se lève pour m'aider à mettre mon manteau.

Je t'accompagne. Pablo passe une veste et nous sortons. Pablo se tient un peu à mon bras dans le vent des rues. Paris est gris.

La brume efface les chagrins, mais la pluie monotone les ravive, comme une douleur.

Une cloche sonne. J'embrasse à pleine bouche mon amant. C'est du mauvais temps quand quelqu'un vous quitte.

Mon cœur voudrait rester mais je dois partir. Au revoir Pablo. Le taxi m'emporte dans la nuit. Les néons flottent dans le brouillard.

Ni remord ni regret mais désir renouvelé, de vagabonder sur la Terre pour profiter du seul paradis possible.

Je laisse l'enfer aux méchants, j'évite de les rencontrer, c'est tout. Et si c'est la fin du monde, c'est la fin de *leur* monde, car le mien est éternel.

Et je jouis libre.

Libre je jouis.

Fabiola me dis-je, si tu confiais tes autres secrets à ce livre de souvenirs romancés.

Et c'est la farandole des amants qui commence. Le diable bat la mesure avec sa queue. La diablesse remue sa croupe. Et digue don, dans son con. Le cornu lui branle le cul. La cornette lui pompe le jus. On lui voit le trou du cul.

Ma vulve remplie de la pine qui éjacule, va et vient en jouissant dans mon con. Va et vient en jutant dans mon fion.

Cette pine me comble de plaisir. Cette pine satisfait mon désir. Je suis prise par le sexe, accrochée à mon partenaire. Je lutte pour faire monter le désir et qu'il explose de tous ses feux.

Un orgasme c'est un feu d'artifice de plaisir et de douceurs. Un menu de voluptés toutes attendues des ébats sexuels. Une surprise de la rencontre. Un coup de foudre. Une renaissance.

Après une bonne baise, je reviens au monde. Je suis à nouveau une inconnue. Le temps aura fait de moi ce qu'il a pu.

J'ai le feu au cul, qu'elle dit, Josette.

Quand j'avais entre vingt et vingt cinq ans, je n'existais que dans le regard des autres. Je faisais tout ce que les garçons me disaient de faire. J'ai mis longtemps à découvrir que je n'étais qu'une pétasse.

Et je me retrouvais souvent dans les toilettes avec un gang de gars qui me baisaient à la queue leu leu, éjaculaient dans mon trou du cul pour ne pas me faire d'enfant.

J'étais joliment foutue. Je faisais de l'ombre à Marilyn. J'avais un joli derrière bien rond, des reins cambrés, la taille serrée et une large poitrine avec ses deux mamelons joufflus et leur téton de rose.

Un long cou mince portait ma tête ronde de Lune. Ma bouche était celle de la Joconde. Une chevelure dorée comme les blés mûrs et des grands yeux bleus. J'étais une poupée modèle parfaite et genre sexy, tendance gourmande.

Je me masturbais par devant en me tenant d'une main au réservoir du bol de toilette. Le gars me pinait par derrière en branlant mes nichons.

Un autre suivait qui terminait sa ruade en mélangeant son foutre dans mon trou du cul. Des fois j'en suçais un ou deux en même temps.

Par devant je suce leur pine, leur mordille la tige, lèche leur gland. Ils éjaculent sur mon visage, Ils s'essuient leurs verges visqueuses dans ma chevelure.

J'ouvrais ma chatte à leur queue de matous. Dans les toilettes des bars, au comptoir de mon désir, les matous fourraient mon derrière. Ils m'auront souillée.

Mais je jouissais de tous ces mâles.

Et puis je me suis rangée dans le mariage. Ce qui m'a permis d'en étudier un de plus près. Mon mari, qui était un plus âgé que moi, m'a initiée à toute la cuisine conjugale.

Une sexualité au rythme monotone. C'est agréable comme un feu entretenu. Avec parfois, un feu d'artifice. Un soir de bal masqué où tout est permis.

Mais il n'y a pas d'aventure. De jour en jour, de chemin en chemin, je marche après la même chose. Je marche après moi. Je ne sais plus m'arrêter pour me fixer. Aucun homme ne m'a plus retenue.

Depuis longtemps j'erre sur cette Terre que j'aime assez pour y flâner avec mes amants.

Je suis une pétasse pour t'éclater les couilles et avaler ton gland. Vas-y, branle ta grosse queue molle, je t'ouvre mon con. Et je te suce ton zob.

J'avale tout si tu veux. Vas-y, suce mes nichons. Je te pelote les couilles et mets ta verge dans ma bouche. Oui, lèche ma vulve et taquine mon clito.

J'ai branlé beaucoup de mecs. J'ai sucé d'énormes verges. J'ai bu pas mal de foutre. Et je ne suis pas rassasiée.

Le sexe est mon évasion, ma drogue. Je suis accrochée au sexe. Dépendante de mon désir. Intoxiquée au plaisir. Libre de jouir parce que ma curiosité est toujours en éveil.

S'il y a un mot qui me convient bien c'est le mot *confession*. Il y a dans ce mot, les mots *con* et *fesse*. Aller à *confesse*, c'est bien pour raconter des histoires de cul.

Bienvenue dans le conte de mes songes et mensonges de ma vie de vampe sexuelle. J'écris comme je peux pour me souvenir mais les images et les sons se mélangent pour créer un éclairage inattendu de mon plaisir. Je suis la femme vulve chaude et humide ;

l'amazone rude à la peau douce, je porte les seins d'une déesse.

Je suis Fabiola, et je visite le Paris de l'amour, la plus belle cité du monde. Je me laisse entraîner par les vents sur les flots de ses rues.

La foule des anonymes trouve le plaisir charmant. Si tous les goûts sont dans la nature, le plaisir est ici. Paris retient les égarés qui sont à la recherche du plaisir pour le plaisir.

La sexualité est un mystère. Cela vient de loin. C'est l'instinct qui nous met en marche. La sexualité est liée à notre animalité. C'est une énergie primitive qui nous pousse à agir pour survivre et bien sûr pour nous reproduire. Une énergie qui peut être bienfaitrice ou destructrice.

Mais revenons à mes amants et ne compliquons pas l'affaire. Je suis aussi utile au lit qu'à écrire mes histoires. Tout le monde ne sait pas lire mais côtoie la fesse communément.

Il s'appelait Charles et était gourmand. Il avait des insomnies à force de manger, il pétait d'énergie. De chair fraîche il avait toujours envie. Je servi de maîtresse à cet ogre de Paris.

À l'île Saint Louis il m'ouvrit son antre aux confins du Paradis. Il avait la main ample et la bouche bien remplie. Il se promenait dans son temple dans son habit rouge de roi. Il portait une grande cape de velours frangée d'or. Des portraits brodés représentaient différentes femmes aux sourires énigmatiques.

Charles le majestueux se tenait le plus souvent assis en haut de son lit. Entre les colonnes en ivoire sculptées de motifs bucoliques. Dans sa cape, en habit de roi. Chemise à jabots et pantalons bouffants. Il tenait sa crosse en l'air mais elle était de chair et m'invitait au dessert. Son gland violacé jutait le foutre royal que je buvais à gorgées de reine. Ma langue s'enroulait vive autour de la corolle de son gland éjaculant blanc. Le foutre ruisselait dans ma gorge profonde, ma gorge chaude mamelonnée. Je lui donnais à peloter mes seins gonflés. Je lui faisais sucer mes tétons durcis. Et branlais à deux mains son membre énorme et musclé comme la bête avec sa tête de chair chauve et son œil huileux et luisant. Je tirais la corde de cette tour géante pour faire sonner ses cloches. Ses grosses couilles tambourinaient entre les cuisses. Je m'enfilais sur son pénis et le feu me prenait comme à une pucelle en lice. Le roi Charles me tenait par le cul et sur sa queue me foulait le con en allées et venues. De bas en haut puis en tournant de tous les côtés comme si mon cul était un bilboquet.

Chaque pleine Lune, Charles m'invitait dans son appartement. Comme j'ai passé un an à Paris, j'ai connu les quatre saisons et tout le fourbi. Les français ont un art de vivre exquis, et ne me privez surtout pas de cela ! Non d'un chien !

Un autre Jules que j'ai dégoté chez un Bougnat de la rue des Dames, près de Saint Lazare. Il s'appelait Eugène, il était meccano. Il avait fait l'école de la rue et puis s'était trouvé apprenti en mécanique et était enfin le propriétaire du garage. Il s'était fait à la dure et avait le parler franc d'un parigot véritable. Parler rond mais dur

du pavé. Qui sait plaire aux femmes. Parce que la voix est chaude et les mains tendres. Quand Eugène s'accoudait au comptoir, il était comme un dieu du stade. Je m'accoudais face à lui comme une digne muse au repos du guerrier. Je l'inspirais en lui montrant mes charmes discrètement. J'entrouvrais mon corsage sur ma poitrine bombée et nue. Frôlais son membre dur sous l'étoffe de son pantalon. Buvais l'alcool fort en suçant le bord du verre. Eugène me souriait en buvant sa mousse qui lui faisait une moustache. Je goûtais la bière sur ses lèvres.

Eugène habitait au premier étage d'un immeuble cossu. Pour les commodités il se servait d'une chambre perchée sous le toit. Une chambre de bonne.

Il faut savoir être bonne. Et ne pas confondre avec faire la bonne ; la bonne à tout faire. Non et non. J'offre mon cul seulement et le reste de mes attributs comme gadgets en plus.

Eugène, il savait y faire avec moi. Il connaissait les femmes comme un expert. Il était sacrément outillé. Pour un garagiste il avait les burettes bien pleines. Son manche était bien huilé. Il m'astiquait le con à grands coups de vérin.

Ma vulve excitée lui serrait son gland en feu. Nos corps fusionnaient dans l'orgasme. Le va et vient de son sexe chauffait le mien.

Eugène fourrait sa tête entre mes cuisses et léchait à pleine langue ma vulve barbue. Je mouillais sa moustache avec de la bave de moule.

Pour finir, Eugène me retournait pour m'enfiler par derrière sa grande queue entre mes lèvres gourmandes.

Il pinait mon fion à grands coups de reins, à grands coups de trique il entra et sortait de mon antre connin. Et ma chatte miaulait sous les ruades de ce rut canin.

Eugène jouissait comme un enragé. En me mordant la nuque.

Un autre enragé sexuel fut un pharmacien de la Place Pigalle.

J'étais dans sa boutique par hasard pour m'acheter un sirop contre le rhume. J'étais toute seule dans la boutique quand il a surgi de derrière son comptoir avec un grand sourire commercial qui lui fendait le visage. Quand il m'eut bien vue, son sourire se transforma en une étrange invite que je devinais soudaine, comme une envie de foutre bien.

Et bien davantage, si vous m'eûtes connue plus avant, et tant qu'il fit l'ouvrage en deux coups de cuillérées à pot. Car il n'y a pas de sot métier mais de sottes gens. Et lui était intelligent.

Il ferma la boutique, tira les stores.

Puis le gentil pharmacien entreprit de m'ausculter. Et pour cela je ne refusais pas de montrer mon corps à la science. Je me mis nue et montais sur la balance. Il ouvrit sa blouse pour me montrer ses appareils.

- Vos proportions corporelles sont merveilleuses. Et votre esprit flamboie dans le reflet de vos yeux.

- J'espère, docteur.

- Inspirer madame. Je suis votre poète et je vous sculpte de mes mains.

- Soupesez mes chairs pour soulager mon âme.

- Votre vulve rebondit dans ma main. Je bande

quand mon doigt trouve le chemin.

Le pharmacien passe son doigt entre les lèvres humides de ma vulve et goûte le jus et hume mon odeur de femme.

- C'est exquis, c'est parfait.

- Et de ce côté ?

Je me montre de dos.

- Tête ronde de Lune, cou gracile pour accrocher l'or et les diamants, épaules rondes pour s'y assoupir, dos à la peau douce halée avec des perles d'eau de lait de rose, pour se moquer des robes ; des reins à voir nus comme symboles de force de vie dont la taille si fine fait penser à une guêpe.

Les hanches larges, généreuses, qui portent des grosses fesses bien fermes. Des cuisses épaisses pour accueillir les champions. Les genoux ronds des exquis. Des jambes d'un galbe très pur pour vous porter aux nues. Et des pieds si fins qu'ils vous mènent loin.

L'homme à la blouse blanche ouverte sur son corps nu, le sexe bandant en flèche, me conduit dans son bureau et me prie de m'allonger sur un grand divan en cuir blanc.

J'obéis à cet homme de science qui se penche sur moi et m'enfile le manche de son outil dans le vagin et commence à me fourrer en faisant des va et vient et des tournicoti tournicota.

- Ça va ?

- Je jouis.

- Je vous fourre

- C'est tant pis.

- Fourrez-moi ça.

Il s'allonge sur moi en ouvrant sa blouse et colle son corps froid sur le brûlant de ma peau. Il semble souffrir puis glisse son truc entre mes cuisses et pousse un gémissement. Il s'apaise un instant puis démarre à toute vitesse le branle de sa queue raide dans mon con à jour.

Comme il est plus petit de taille que moi, sa tête est plongée en plein milieu dans le creux de mes gros seins qui l'étouffent. Il halète en les léchant à pleine langue. Il suce vorace mes tétons.

Il me fourre rapide comme un lapin. Sa pine huile mon fion de délices obscurs. Je mouille.

Il éjacule, il éjacule encore dans moi. Je l'achève en le prenant dans ma bouche pour le faire exploser une dernière fois. J'en prends une gorgée et lui dis :

- J'ai ma dose.
- Je pourrai vous renouveler votre prescription, madame !

J'ai laissé ce comique épuisé et me suis enfuie par la ruelle. Là où m'attendait le destin.

CHAPITRE VIII

Le destin avait la tête vissée dans une casquette de marin. Sa mâchoire était carrée, les joues creuses et le nez fort. Un sourire de travers comme une griffure du temps. Des yeux bleus à l'éclat blanc des fauves. Un rire grinçant et amer qui finissait en pleur d'enfant.

Il s'appelait Mario et il avait le teint brûlé comme un Apache. Il me releva quand je fus tombée dans une grosse tâche. Il m'a sauvé la peau en se couchant dessus.

Mario était intéressé un peu par ma personne et beaucoup par mes talents. Alors je lui ai dit ce que je n'aurais pas dû :

- L'amour n'est pas fait pour durer. L'amour est un cadeau que l'on reçoit au présent. Tout ce que j'ai à t'offrir c'est maintenant. C'est à prendre ou à laisser.

- Sale garce !

Il me lança une gifle mais j'étais déjà partie.

Quand j'ai raconté cette histoire à mes copines Josette et Clotilde, elles ont exigé de moi que j'imite Mario, que je rentre dans sa peau de voyou. Après je faisais semblant de les violer avec mon godemiché accroché à ma culotte et qui sortait au dehors de ma braguette comme un zob, et je leur courais après.

J'ai passé des jours paisibles pendant mon année sabbatique à Paris. J'ai eu plein d'amants et je crois avoir su les aimer.

Si quelqu'un pouvait voir, qu'y aurait-il à blâmer? Si le destin de quelqu'un est d'aimer, pourquoi refuser de croire qu'il y a été appelé.

Il y a le hasard du destin et il y a le désir de jouir qui se trouvent et se conjuguent tout de suite, là, à l'instant, comme un miracle présent et cadeau du ciel.

Lorsque tu me pénètres je suis entièrement disponible pour l'entière sensation. Lorsque je te prends je ne voudrais plus te rendre.

On ne peut pas jouir pour toujours. Chaque jour recommence son infinie romance. Les amants éternels vivent dans l'instant fragile d'éphémères retrouvailles.

Assise sur un banc devant le théâtre de l'Atelier je goûtais la fraîcheur de la nuit. Entre les ombres et les lumières, sous les portiques défilaient des travestis en grande toilette.

Une horloge sonna une heure et un coucou confirma le mitan de la nuit. Une ombre s'approcha et s'assit près de moi. Je devinais un homme couvert d'un grand manteau, le visage caché sous un chapeau, une main

dans la poche, l'autre retenant le brasier d'une cigarette qui sentait fort en diable.

- Tu veux une taffe ? Une puff ?

Surprise par sa voix douce et chaleureuse je dis :

- Pourquoi pas ?

- Pourquoi ?

- Donne-moi à goûter l'herbe sacrée, je voudrai tant parler de son goût que l'on dit spécial !

- Goûte à mon miel.

Il sort la main de sa poche et me tend un pot de miel ouvert avec une cuillère.

- Quand on fume il faut beaucoup boire et manger sucré pour avoir un bon *buzz*.

- Ah, ouais.

Je pris le miel et lui repassais le joint mais mon esprit errait déjà dans le vague. Je suçais la cuillère pleine du nectar et mes yeux croisaient ses yeux dans l'éclair blafard d'un reflet.

Ses yeux qui souriaient.

- Comment t'appelles-tu ?

- Henri, et toi ?

- Fabiola.

- Ah, c'est joli. Ça vient d'où ?

- D'Italie.

- Et encore ?

- De chez moi.

- Et puis ?

- J'y retourne... Et toi Henri d'où es-tu ?

- De Paname.

- De où ?

- D'ici.

- D'où ?
- D'ici, de Paris.
- On dit qu'avec des si, on va à Paris et, qu'avec des ça, on reste là.

Nous partîmes à rire très fort et en chœur.

J'étais défoncée et ce bel esprit de la nuit m'avait déjà séduite.

Nous étions demeurés assis sur le banc. Le jeune galant Henri se tourna vers moi et prit mes mains dans les siennes.

Ses yeux verts clairs, aux reflets jaunes sur le noir de ses pupilles, m'embrasèrent.

- Fabiola, tes mains douces disent ta générosité, tes doigts le rude désir d'être désirée, tes ongles ton envie de durer... tes poignets la preuve d'une femme qui reste libre.

- Henri, ta liberté tu l'as conquise. Je suis ta courtisane.

- Fabiola, puis-je t'inviter sous mon toit et fêter cette nuit autour d'un thé à la menthe ?

- J'en serai ravie, messire Henri. Conduisez-moi au septième ciel... et là, je me rappelle que j'ai crié de joie dans la rue endormie : Paris !

Henri me tirait par la main. Mes talons hauts en bois claquaient sur les pavés. Je me tordais les pieds et Henri tirait encore plus fort, me collait contre lui pour m'embrasser à pleine bouche.

On marchait vite sur le trottoir étroit, moi derrière

lui. Il s'arrêtait soudain et me collait dans le coin d'une porte cochère pour m'embrasser avec la fougue de la jeunesse.

Apollon puissant de plus en plus longtemps, il resserrait son étreinte. Ses mains fourrageaient sous mon corsage et ma jupe.

Nous glissâmes par une porte étroite et nous nous retrouvâmes sous le porche d'une maison.

Henri alors me colle contre le mur de pierre, il relève ma jupe, baisse ma culotte et me glisse sa pine chaude. Ma chatte l'aspire. Je fais tanguer mes hanches.

Les ruades d'Henri se font de plus en plus bourruées il m'embroche avec une queue de diable. Mon sexe pompe goulûment la pine bouillante et fumante.

L'énergumène pousse un râle mais retient son éjaculation. Il se retire rapide comme il est venu. J'enlève ma culotte et rabaisse ma jupe. Il dit :

- Faut faire durer le plaisir.

Je souris à Henri et laisse tomber ma bouche sur la sienne. Il m'empale la gorge ouverte avec sa langue sexuelle. Je la suce avec mes lèvres, je la mets dans ma bouche, je m'empale.

Dans la cour nous prenons un escalier de service qui grimpe, étroit, en colimaçon.

- C'est au septième.

- Il ne manquait plus que ça... Y a pas d'ascenseur ?

- C'est pour les bourgeois.

Nous partons à rire pendant la montée. L'ascension du plaisir est douce et agréable. Je me laisse conduire par ce prince. Je me mets à sa merci et j'ai hâte de la prochaine ruade.

Nous arrivons dans un long couloir au plancher de bois lessivé par les tempêtes et aux murs poussiéreux. La piaule d'Henri était dans le fond. Quand la porte s'ouvrit, on vit tout de suite la fenêtre, le lit et le bureau qui constituaient l'essentiel de l'ameublement, avec un coin cuisine muni d'un réchaud électrique, une valise de vêtements, des bouquins, une guitare et un capharnaüm d'objets hétéroclites, comme sortis d'on ne sait où.

- Tu comptes partir d'ici ?- lui demandé-je.

- Je suis bien ici. Je vois le ciel, au moins.

Il s'était allongé sur le lit et j'avais refermé la porte de la piaule. Je relevais ma jupe en m'asseyant à califourchon sur ses jambes.

J'enlevais mon corsage et fis voler ma grosse poitrine. Mes seins nus provoquaient son désir, il durcissait sa bandaison dans ma main. Je secouais sa pine d'une main et de l'autre détachais ma jupe. J'étais nue.

Il me fit basculer et je me retrouvais sous lui. Il se déshabilla en un éclair. Il était nu. Beau comme les statues d'Apollon et d'Elvis. Bien membré et bien musclé.

Je n'avais jamais vu pareille merveille de la nature masculine que la taille et la robustesse de son membre virile. Henri bandait dans l'air moite de mes cuisses grandes ouvertes.

J'étais prête à l'accueillir. Je lui offrais la rose de mon sexe ouvert en cadeau de bienvenue. Il se penchait sur l'ombre de mes cuisses et, le visage caché par ma toison, il buvait l'eau lustrée de ma vulve. Ses lèvres me pinçaient le clito. Je me mordis la bouche.

Henri se releva sitôt après mon cri. Il me souriait et s'allongea sur moi, laissant glisser son sexe entre mes cuisses. Jusqu'au fond mon con désirait être comblé.

Je jouis, et alors j'oublie mon vide. Je me souviens de toi qui m'as remplie, si je t'ai serré assez fort.

Henri me caresse et ses doigts découvrent vite mes petits coins secrets. Je suis surprise agréablement car il est entreprenant et m'emmène par tous les monts et les chemins, retenant son souffle puis reprenant le train de ses reins serrés battant la mesure.

Son grand et long sexe entre et sort de mon con. Je bénis de ma jute cette pine bienfaitrice. Le gland d'Henri commence à chauffer. Mon clito est raide bandé. J'ai la touffe mouillée, je suis toute trempée et Henri aussi.

Il ressort de moi. On rit. Nous avons bien jouis mais lui n'a pas encore éjaculé. Sa bite gonflée de sève attend pour me remplir, pour tout donner. Au bon moment. Le plus haut sommet. Avant la chute, puis le sommeil.

Apollon et Vénus s'endorment l'un dans l'autre et l'aube s'émerveille de les voir nus, l'amant et l'amante comme surpris par la lumière naissante. L'aube rajeunit leurs traits pour une autre journée, une autre nuit.

Henri sert du thé bouillant dans des petits verres décorés de frises dorées. Du thé à la menthe bouillant et très sucré.

Il sourit tout le temps. Et moi aussi. On est très calmes et détendus, il n'y a que le désir qui passe, et le plaisir qui monte.

- Mange des gâteaux.
- C'est quoi ceux-là ?
- Des cornes de gazelles.

- Des cornes de gazelles !
- On les a cuites avec du sucre et de la vanille.
- C'est vrai ?

Je dévore des gâteaux de toutes les couleurs et de trente six parfums envoûtants. Henri roule un joint et nous fumons en nous observant du coin de l'œil, en mangeant, buvant et bavant.

- J'aimerais faire un soixante neuf avec toi avant d'éjaculer dans ton sexe. On se suce et se lèche un peu le sexe pour mener notre excitation au maximum, pour bander à mort avant de s'enfiler ; avant notre orgasme.

- Lèche mes seins, tiens mes reins.

Nous roulons sur le lit en nous mettant à l'envers, la tête entre les cuisses de l'autre. Le sexe dans la bouche de l'autre, et les mains qui pognent le cul et caressent les fesses.

Le soixante neuf c'est très jouissif.

Fesses, con, trou du cul, bite, couilles : on se malaxe les organes pour le plaisir. On goûte les saveurs de l'autre avant le grand mélange qui sera le parfum du jour.

Révélation du jour lorsque Henri et moi nous nous couchons face à face, moi sous lui, et lui entre mes cuisses à cogner de sa queue à l'entrée de ma chatte.

Son gland taquine mon clito et ma chatte finit par ouvrir son con vaste et accueillant.

Son zob en feu, ma chatte bouillante ; toute l'eau de notre corps. De deux corps mélangés comme deux sources vers un même fleuve.

J'écrirais : un roman fleuve de plaisirs.

Henri me serre la taille dans ses larges mains il me plaque les reins sur son bas ventre. Je serre mes jambes autour de ses cuisses. Je me cabre, cambre les reins. Nos sexes s'affolent.

Mon con grand ouvert aspire l'énorme tronc de bite avec son gros gland juteux, appétissant. Ma chatte le dévore, le suce avec ses lèvres baveuses et gourmandes.

D'un seul coup, l'étreinte se resserre comme un étau avec un feu qui prend dans les reins. C'est comme si on lévissait ; qu'on partait en volant.

Mais la secousse qui vient fait trembler nos membres. Et nous retombons au creux du lit. Henri n'en peut plus de me lutiner, il va exploser, je ressens au fond de mon ventre l'éjaculation qui pointe avec son gland qui cogne le fond de mon con.

Henri explose et lâche son foutre bouillant et abondant dans mon cul en furie. Je jouis et mélange ma jute à son sperme. Henri hurle de plaisir comme un coyote à la pleine Lune.

Mon con serre sa pine durcie à mort.

Il trempe sa queue dans ma chatte mouillée de plaisir.

Tel un tsunami, l'orgasme nous a submergés. Nous flottons endormis sur les vagues du plaisir. Le jour nous découvre enlacés et nous réveille avec les bruits du quotidien.

Le réveil de l'île Saint Louis dans les bras de la Seine, au chevet de Paris endormie, sonne sa douce cloche dans le cœur des amants.

Nous ouvrons les yeux en même temps et nous nous regardons, nous nous reflétons, face à face, le visage

paisible et gai. Nos yeux sourient dans la clarté du matin.

Nous resserrons nos liens et nos corps se caressent dans la douce chaleur. Nos bouches se collent. Nos sexes se cherchent puis s'accordent.

Le rythme joyeux et lent, puis rapide et frénétique du coït, enflamme la mélodie de nos caresses. Et l'orgasme survient en harmonie, dans le plaisir partagé.

- Bonjour Fabiola.
- Bonjour Henri.

Henri se lève et remplit une bouilloire qu'il met à chauffer. Je me lève à mon tour et ouvre la fenêtre. Le tableau que je vois représente le ciel posé sur les toits.

Une grande tache bleue tachée de petits nuages blancs, soutenue par un champ gris.

- Quel jour sommes-nous ?
- Nous sommes tous les jours, Fabiola.

Henri verse le café noir dans deux bols blancs en faïence. Je m'assoie sur un tabouret en face de lui.

- Sucre ?
- Deux.

Je touille mon café en chœur avec Henri. Nos cuillères font chanter nos bols, et leurs cloches tintinnabulent dans le calme feutré de la chambre.

Au fond du bruit on entend le trafic. Et la Terre tourne. Avec ses amants dessus.

- Tu retournes quand en Italie, Fabiola ?
- Là où je suis c'est l'Italie.
- Expliques-toi.
- Mon pays, mes amis, ma famille, mes vraies

richesses sont dans mon cœur.

- Oh, voilà qui est bien dit.
- T'es d'accord avec moi, Henri ?
- Chuis dac', Fabiola !

Henri se laissait aller avec l'accent parisien. Il m'a enseigné un peu d'argot.

Notre amourette a duré un été. Et, pour ne pas perdre la tête, je l'ai quitté. Je ne peux pas m'attacher. Je veux tout connaître et tout quitter. La curiosité est un vilain défaut, mais que voulez-vous : *Qu'il vous faut foutre bien renouveler ?*

La nouveauté excite le désir.

Et quand l'objet de notre désir recule, notre désir grandit encore. Et quand je suis l'objet du désir d'un autre, je peux être sous le charme ou simplement flattée ; il n'empêche que je sais faire attendre. J'essaie de me faire désirer plutôt que de faire pitié. La pitié provoque l'empathie tandis que le désir provoque la concupiscence.

Celui qui ne désire rien, est tout de suite servi. Moi, Fabiola, je veux tout, tout de suite. Je veux le monde entier !

Je descends les champs Elysée en entonnant la chanson qu'Henri Lamoureux a composée pour moi. Sa mélodie me trotte souvent dans la tête.

Dans une ville dorée

Je te chanterai

Tous mes tourments

De temps en temps

Je sauterai les ruisseaux

Oh, que le ciel est beau

Je tourne autour de l'Arc de Triomphe. Henri chante :

Dans un grand lit carré

Je t'emmènerai

Faire l'amour

La nuit, le jour

Et le refrain moqueur de la goulante :

Je sauterai les ruisseaux

Oh, que le ciel est beau

La, la, la

Cela qui doit être chanté par une Marianne des Faubourgs, une soubrette de la comédie bourgeoise. Je l'ai entendue qui poussait sa chanson place de la République. Sa voix des rues prenait le cœur des passants.

Et mon livre qui ne peut pas finir. J'ai trop d'aventures dans le corps. Je voudrai tout raconter. En aurai-je le temps avant de refermer les yeux ? Le temps ?

Le temps, c'est moi, sa meilleure amie.

CHAPITRE IX

Je suis la première personne à lire mon livre, je cherche donc à me faire plaisir ; à me donner de la joie. On ne doit pas faire attention à ce que disent les gens, on pense par soi-même et franchement on sait bien qu'on a souvent le sexe aux lèvres. Mais l'on met parfois la main devant la bouche et l'on baisse les yeux en répétant des paroles qui nous sont étrangères, des opinions de gens qui n'aiment pas la vie.

Avec ma plume trempée dans l'encre rose je conte des histoires parfumées. Ces confessions sont vraies. Vraies, autant que les mensonges du quotidien qui, répétés des millions de fois, se sont convertis en vérités.

Autant dire que ce que j'écris c'est des mensonges. Oui, et qui bien arrangés donnent l'harmonie d'un vécu bien réel.

Ce que j'ai vécu tu le devines même si tu as peu d'expérience. Et ton plaisir est le mien. Tu peux lire mon livre tranquille en le tenant d'une seule main.

Et j'ai voulu quitter Paris en beauté. Comme on quitte un amant qu'on n'oubliera jamais. Un amant qui vous a conquise pour l'éternité.

Je ne voulais pas rentrer chez moi directement. Je voulais profiter du voyage entre Paris et mon village. Continuer la fête. Un voyage sensuel au pays des Plaisirs. Tel était mon désir.

Plutôt que de prendre le train j'ai décidé de m'en retourner chez moi en auto-stop. Je m'habillais pour la circonstance. Un jean moulant bien mes fesses et ma pelote. Des bottes de cow-boy que j'avais échangées contre une faveur dans un bar américain à Paris. Une chemise et un chandail moulant ma grosse poitrine. Et un foulard de soie rouge pour retenir mes cheveux longs dorés.

Je pris comme bagages un passeport et ma carte *American Express*. Puis je me suis rendue à une porte de Paris en direction du Sud. Là, j'ai attendu. Un camion de légumes s'est arrêté devant moi.

- Vous allez où, mademoiselle?

Sa manière de prononcer *mademoiselle*, était mielleuse et pleine de sous-entendus.

- Je vais à Marseille.

- J'peux vous avancer jusqu'à un embranchement de l'autoroute.

- Autoroute, vous dites ?

- Vous montez où vous montez pas ?

- Je monte.

Et me voici en route dans ce camion qui sent un peu

l'odeur de légumes pourris et de la terre. Mon conducteur est un bonhomme de la cinquantaine. Brun, avec une casquette ; mal rasé, ses grosses mains terreuses sur le volant, jetant des regards brefs mais les yeux allumés de désir en regardant mon corps près de lui, à portée de sa main.

Je gonfle ma poitrine en croisant les jambes et m'étire en cabrant les reins, je relève mes cheveux. Le bonhomme ralentit le camion, prend une petite rue et se gare en faisant crisser ses pneus.

Il me regarde avec ses gros yeux qui lui sortent du crâne. Il me montre ses mains larges ouvertes et je comprends qu'il veut prendre mon corps. Je lâche ma poitrine nue. Il s'agrippe des deux mains. Je lui tâte le paquet de ses couilles et essaie de lui sortir le membre par la braguette. Il me tire en arrière et je plonge entre ses cuisses. Il me sort au visage son membre raide comme une vieille racine avec un juteux fruit rouge au bout.

Je baisse mon jean pour qu'il voit et touche mon cul pendant que je m'applique à lui faire une pipe royale. Il pelote mes fesses, met ses gros doigts dans mon fion humide.

Je chatouille son gland avec ma langue et suce avec mes lèvres. Je branle en la serrant fort à deux mains sa bite de rude paysan.

Ses grosses pognes me serrent la taille. Son membre bouillant entre et sort de ma gorge. D'un seul coup jaillit le foutre bouillant. Je bois son sperme goulûment. Je tiens sa pine serrée dans ma main. Je le masturbe, pompe le jus abondant. Sa main caresse ma chatte qui

mouille. Il me met deux doigts dans le con et trifouille dedans et me fait gémir. Sa queue reste dans ma bouche pleine de son plaisir mélangé au mien.

Le bonhomme s'est assoupi après avoir bien tiré son coup. J'en ai profité pour fuir. Je venais de réaliser que nous étions garés tout près de l'entrée de l'autoroute du Sud. Je n'avais qu'à marcher jusque là.

Et je pointe le pouce en déhanchant ma croupe, les tétons bien en avant. Je joue la pétasse en manque d'aventures. La bouche peinte je peine pour le dur désir. Et mes efforts ne sont pas inutiles car dans la minute je suis embarquée dans un énorme bahut à remorque.

La portière s'ouvre, je grimpe l'échelle qui mène à l'habitacle. Je m'assoie dans le siège mais j'ai besoin de mes deux bras pour refermer la portière.

La portière claque et je bascule au fond du siège. Je me sens toute petite dans cette énorme boîte de ferraille. Je vois tout l'horizon que défonce le capot. Et le moteur nerveux s'emballe pour dévorer la route.

Le chauffeur est un grand type de la trentaine. Le cheveux court et le visage bien rasé. Il conduit son bahut en tenant le grand volant avec son bras droit de travers et l'autre coude appuyé sur la fenêtre ouverte. Il siffle quand nos regards se croisent.

Il me regarde, me croquant toute entière avec des yeux malicieux. Sa bouche pétille de plaisir quand il parle. Sa voix basse me prend au ventre. Il siffle.

- T'es Parisienne où Marseillaise ?

- Oh, que je lui réponds, avec l'accent de mon village qui chante un peu comme son accent marseillais : je suis d'un peu partout. Je navigue.

- Vous êtes dans la marine, me dit-il amusé.
- Une sirène pour des marins perdus.
- Vous voulez parler de ces hommes à la dérive derrière leur désir.
- Oui, des égarés qui cherchent la joie que provoque le plaisir partagé par des corps nus, qui se donnent dans l'anarchie naturelle, et se livrent au non sens de la vie.
- T'as été longtemps à l'école.
- Non, mais je pense.
- Moi, je ne pense pas.
- Pourquoi ?
- Ça fait trop mal.

Le silence s'installa dans la vaste cabine de pilotage.

Le tapis géant de l'autoroute se déroulait devant nous. L'horizon semblait se rapprocher mais reculait repoussé par la puissance de la machine. Dans la cabine on entendait le doux ronron du moteur. Le type alluma la radio. On entendait Johnny gueuler *Noir c'est noir*.

Je m'endormis. Et j'ouvris les yeux quand les freins pilèrent le camion. Nous étions rendus dans le parking d'un restaurant, une halte pour les gros routiers, un rendez-vous pour les camionneurs.

Le grand type qui m'avait conduit jusqu'ici pendant mon sommeil écarte d'un bras le rideau derrière les sièges. Je découvre le reste de l'habitacle.

- Tu viens, cocotte.
- Oui, mon poulet, je viens.

Je saute devant lui et plonge sur la couchette. En me roulant je fais glisser mon jean pour qu'il voit mon gros cul, défait mon corsage et retire mon foulard en révélant ma chevelure blonde et mes nichons biens ronds.

Le type est déjà nu et il bande dur. Une bite de fer dressée au dessus de moi. J'écarte mes cuisses et lui ouvre ma chatte en lui écartant les lèvres de mon sexe.

Il plonge sa pine dans mon con. Je serre fort d'émotion. Je suis prise par un grand mâle. Ce type est un étalon. Il me fourre ma chatte en chaleur. Je gémiss de bonheur. Le type me pine à mort. J'hurle de plaisir. Il crie des paroles sauvages :

- Hey, la Marie, prends ça!

Là, je pouffe de rire et l'engin du type sort de mon truc et son machin de zob se retrouve à l'air, bandé à mort et juteux. Je le saisis d'une main, et je le blottis au chaud entre mes nichons. Puis je le glisse dans ma bouche.

Le type m'arrose copieusement de foutre blanc crémeux. Puis, après avoir bien léché sa bite, je refais ma toilette et peigne mes beaux cheveux. Je mets une rose rouge peinte sur ma bouche. Et, le type et moi, on se dirige vers le restaurant.

C'est plein à craquer. Mais le type a sa table qui l'attend. Il me prie de m'asseoir. Je lui dis alors :

- Merci. Je voudrai boire du vin.
- Pas d'apéro ?
- Non, du vin seulement.
- Rouge ou blanc ?
- Je ne sais pas.
- *Blanc sur rouge, rien ne bouge ;*
Rouge sur blanc, tout fout le camp.
- Rouge, alors.
- Apporte du rouge et le menu du jour, Charlot.

Le type me dévisage doucement puis prend du temps pour parler. Charlot a apporté une carafe de vin rouge. Le type me sert un verre puis il se sert, avale le premier verre d'un coup puis s'en sert un second dont il boit une gorgée avant de le reposer sur la table déjà encombrée d'un somptueux plat de couscous aux légumes et aux côtes d'agneaux.

Le type mange en silence mais ne cesse de me regarder d'un air neutre. Ses pensées sont lointaines.

Je le regarde manger, et je mange avec lui, dans le même rythme. Il a l'air indifférent à tout. Le bruit des cuisines et la clientèle ne me font pas tourner la tête non plus. Je suis à mes affaires aussi. Je mange ce délicieux et copieux couscous. Le vin rouge allume tous mes sens.

- T'es dans la Lune ?
- Hein ?
- Je te ressers du rouge ?
- Si.
- Faut pas laisser son verre vide.
- Ah oui.
- Mon nom c'est Ludovic, je viens de Yougoslavie.
- C'est loin.
- Non, plus maintenant, avec l'ouverture des frontières, tu vas où tu veux.
- Tu voyages beaucoup.
- Je fais le camionneur pour nourrir ma famille... Est-ce que tu... comment t'appelles-tu, tu ne m'as pas dit ton petit nom.
- Fabiola.
- Fabiola, ah, c'est joli.

Un silence dure un instant et il me dit enfin ce qu'il espère :

- Fabiola, s'il te plaît, pourrais-tu m'accompagner pendant mes voyages ? Je prendrai soin de toi, je suis un homme gentil.

Il est sincère et honnête, je le sens. Mais je lui dis quand même :

- C'est un très beau projet Ludovic. Mais je ne peux pas te suivre, j'ai peur de m'attacher à toi et que notre désir meurt un jour par trop d'habitude. Nous nous sommes rencontrés juste le temps d'une bonne baise. Alors, salut. Tu vas ton chemin, je vais le mien. Je suis une aventurière, et j'ai donc besoin de nouveauté sans cesse. Si je m'attache je flétrirai mon corps et fanerai trop vite mon goût de vivre. Je préfère garder en éveil ma curiosité pour aimer.

- Fabiola, la jouisseuse.
- C'est à ta portée, Ludovic.
- J'admire les gens comme toi, Fabiola.
- Tu peux le vivre pareil.
- Tant que je suis loin de ma famille.
- Ah, la famille.
- Ma famille est très conservatrice.
- Ça n'a pas suffi les siècles d'esclavage.
- Tu ne pourras pas refaire le monde avec tes petits bras.
- Je pourrai au moins l'aimer.
- Avec ta peau douce.
- C'est une façon de penser.

Ludovic se lève de table puis il prend ma main dans la sienne pour me saluer :

- C'était un plaisir. Au revoir Fabiola.
- Prends garde à toi, Ludovic.

Sa main chaude quitte la mienne puis je le regarde partir. Je n'ai ni regret, ni nostalgie. Quand au remord je l'ai une fois de plus écarté en accomplissant les vœux de mon désir.

Le feu que je ne peux jamais éteindre. Cet appétit jamais satisfait pour la vie qui tout à coup deviendra le silence.

C'est peut-être une angoisse. Un fantôme terrifiant. Le sexe parle mais ne dit pas tout. Il ne dit pas le désir. C'est ce que je pense.

J'arrive dans mon pays et mon village ne se trouve plus très loin. Je quitte la grande route et prends le chemin à travers la nature.

L'été brûle la campagne. Je marche à l'ombre des bois. Au bord d'un lac je me mets nue pour bronzer. Je nage quelques brasses pour me rafraîchir.

Je sors la tête de l'eau quand trois jeunes matelots me font des signes avec leurs bras. J'ai soudain une drôle d'idée et je sens ma chatte se contracter quand un poisson glisse entre mes cuisses.

Je sors de l'eau en tenue d'Eve. Et je fais l'effet d'une bombe avec mes mamelons qui rebondissent, ma taille de guêpe flexible, mon large cul accueillant et la toison blonde de mon sexe.

Je m'approche d'eux, ils sont tous les trois déjà nus et se masturbent. Ils ont jetés leurs uniformes. Ils sont des hommes tels que faits par la nature.

Ils se serrent autour de moi en massant leurs queues. Je suis allongée sur le dos dans l'herbe et je les baise tous les trois. L'un après l'autre, et ils recommencent trois fois chacun. Ça me fait neuf orgasmes. Je suis saoule de foutre, noyée dans les sueurs, le corps épuisé par tant de joies. Les marins se rhabillent en vitesse et, en riant aux éclats, ils me jettent, moi, la bombe, dans le lac, puis ils s'enfuient.

Un pêcheur me ramène dans ses filets. Il me jette avec ses poissons au fond de sa barque. Accosté à une autre rive, il me charge sur son épaule. Je me laisse faire, je suis assommée d'avoir trop jouis et j'ai bu la tasse. Il me jette cette fois sur le plancher au fond de sa cabane, allume un feu de fagot et la flamme vive me réchauffe vite le sang.

Il me couvre d'une vieille couverture et cette fois je me noie dans un profond sommeil. Je récupère mes forces et le lendemain matin, la faim me réveille.

Le jour est à peine levé. La cabane paraît pauvre et désolée. Le pêcheur dort dans son lit, sur le dos, ses belles mains posées le long de son corps sur la couverture. Sa respiration est calme. La cabane respire avec lui.

Je suis à bord du rêve de ce marin-pêcheur. Son navire emporte mon désir au-delà des flots, quand un coup de vent réveille ce matelot. Il ouvre les yeux sans bouger et écoute le vent trembler dans les planches usées par les tempêtes.

Il lève la tête :

- C'est le jour.

Je réponds à ces étranges paroles :

-Le jour ?

Il tourne la tête vers moi et me fait signe d'approcher.

Je m'approche, il tend ses bras vers moi et m'ordonne de monter sur le lit. Je monte sur le lit et me place au dessus de ses jambes, un pied de chaque côté. Je garde la couverture de laine dans laquelle j'ai dormi parce que j'ai froid. Il me fait signe d'approcher encore. Il me prend par les mollets pour que je me place juste au-dessus de sa tête.

J'ai les jambes écartées au-dessus de son visage. Il ouvre grand ses yeux puis la bouche en tendant ses mains vers l'intérieur de mes cuisses. Il trifouille ma chatte avec ses doigts dans l'épaisseur de ma touffe blonde.

Au fond de mes cuisses voluptueuses, le pêcheur trouve mon sexe joyeux et ouvre mes lèvres écarlates et regarde le trou de mon con parfumé. Le pêcheur hume mon odeur de femme.

Une grande et exquise inspiration jouissive. De mon clito bandé jaillit ma jute sucrée qui goutte comme de la rosée sur la bouche de mon amant.

Soudain il se raidit, a un râle et s'évanouit. Je tâte son poulx. Il est mort, le vieux pêcheur.

Je ferme ses yeux et croise ses belles mains sur sa poitrine.

Je ramasse mes affaires et m'éloigne de la cabane en prenant un chemin vers le Sud, à travers les collines. Je marche tout le jour. Le soir approchant, je me fais un nid dans la paille d'un champ.

La Lune est tellement forte qu'on voit presque comme en plein jour. La lumière de son projecteur crée des ombres très noires foncées.

Une silhouette noire en papier mâché se découpe sur la pleine Lune. Un homme marche dans la paille. Il envoie des reflets jaunes avec sa faux qu'il porte sur son épaule.

Son ombre majuscule se poste devant moi. Aveuglée par la lumière de la Lune, je vois d'abord le blanc de ses yeux et ses grandes dents blanches. Il est debout et tient sa faux en l'air, la tenant par le manche, le long de son corps.

- Je me nomme Ancore, et toi, femme, comment t'appelles-tu ?

Je reconnais la musique africaine dans son accent.

- On m'appelle Fabiola.

- Tu permets que je m'assoie à côté de toi ?

- Mais bien sûr Ancore...

- Si tu veux savoir d'où je viens, tu n'as qu'à dire : bâtard, ou : chien de rue, c'est mieux.

- Chien qui parle ne mort pas. Chien des chemins.

Il sourit de ses grandes dents blanches qui brillent et reflètent la volupté des lèvres. Sa bouche souffle un parfum ambré mêlé de sueur d'homme et de son de blé.

Je pose nue en pleine Lune assise sur la paille. J'attends que le moissonneur m'enfourche. Pour un épi de blé, je lui offrirai ma rose. Mon sexe remue des lèvres à l'intérieur de mes cuisses.

Ma main se pose sur le corps musclé de sa bite. Son membre noir qui luit dans la lumière de la Lune. Je l'empoigne fort par le cou de son gland. Sa pine durcie à

mesure qu'elle gonfle et se remplit de sperme chaud. Ses couilles velues et dures comme des noix de coco, cognent entre mes cuisses.

La grosse queue musclée pénètre dans mon con. J'aspire la bite en pompant son gland au fond de mon trou, de mon sexe. La queue serrée dans mes lèvres, je mouille. L'orgasme n'en finit plus.

Je m'évanouis un instant mais l'étalon me tire par la crinière et m'oblige à me mettre à quatre pattes au milieu du champ, sous la Lune pleine de rires.

Sa pine me bourre le cul en va et vient incessant, je transpire, je suis pleine d'eau. Ses mains de géant me saisissent la taille, mes hanches basculent et mon cul jaillit pour lui prendre sa bite bien mûre et éclatante de jus.

Il me fourre par derrière jusqu'au fond, en pelotant mes gros nichons avec ses larges pognes.

Je tombe évanouie et cette fois, me réveille trop tard pour voir son départ.

Le moissonneur a repris sa faux à l'aube. Je me suis éveillée en chantant.

La joie de vivre a des amants

Gare à l'eau vive

Gare aux serments

Les promesses sont bonnes jusqu'à l'aube.

CHAPITRE X

Sur une petite route qui mène à mon village je fais de l'auto stop parce que je suis trop fatiguée, j'ai trop marché et mes jambes me font mal.

Un petit camion avec une benne remplie de bêtes pile devant moi. Le chauffeur gueule par la portière ouverte :

- Derrière, monte vite derrière.

Je contourne le véhicule et grimpe tant bien que mal dans la benne pour me retrouver au milieu des moutons. Le camion démarre d'un coup sec mais, au lieu de rester sur la route, il roule sur un petit chemin de terre et se gare sous un grand arbre.

Le paysan descend de son camion et claque la porte. En un coup de rein il grimpe et se retrouve sur moi dans la benne au milieu des moutons. Il me tourne d'une bonne gifle sur la fesse. Je lui présente mon croupion.

À quatre pattes avec les bêtes au dessus de moi. Il me fourre le sexe comme un sauvage. Son rut de paysan

sent fort la terre. Il délie ses bourses et sème ses graines dans mon sexe.

Je jouis quand je suis pleine. Je gémis de plaisir pendant l'orgasme.

Quand il a fini sa besogne, il retire sa grosse et longue queue de mes fesses.

- Maintenant, tu peux t'asseoir à l'avant, si tu veux.

Il est au volant de son camion, je suis assise à côté.

- Ouvre ton corsage, et sort tes nichons, je veux qu'on voit tes nichons.

- Mais la police...

- Tu sais très bien que même la police connaît tes nichons.

- J'ai posé seulement pour des T-shirts dans le journal des aînés.

- C'est encore pire.

La conversation s'arrête là. Il appuie à fond sur l'accélérateur. Alors je me décide, pour faire plaisir à tout le monde qui me verra arriver dans mon village, où tout le monde me connaît.

Je sors mes nichons et les mets bien en valeur en gonflant ma poitrine. J'ai comme deux bombes bien bronzées. J'arrange ma chevelure. Et je repeins ma bouche.

Tout le village est là qui m'attend dans ma cour.

Ce bruit pour une fille qui ne fait que l'amour ?

Je suis Fabiola, la fabuleuse cochonne. Tout le monde me connaît au village. Je suis une cochonne et, comme

tout se mange dans le cochon, chacun a sa part dans la fable de mon existence.

Chaque villageois a sa version des faits. Les uns disent que je suis le diable, d'autres m'admirent comme une déesse. Que je sois seule à seule avec l'une de ces créatures, et, de joie, j'offre mon corps comme présent au salut amoureux.

Je m'offre à l'autre avec rien d'autre que ma peau sur le dos. Je me donne à connaître nue. Mais je ne suis pas démunie.

La peau douce, la chair tendre, les rondeurs bien dodues, je roule mes hanches autour de ton sexe.

Tu pelotes ma chatte poilue et tu branles mes gros nichons. Ta pine devient dure comme le bois. Ton gland mouille de désir.

Tu as envie très fort de me pénétrer. Tes reins bondissent. Ta queue raide dans ma main et tes couilles velues dans mon autre main. Tu t'abandonnes à mes caresses.

Ton gland sautille sur le bout de ma langue. Ta pine gonfle. Tes couilles s'agitent. Je tire sur ton membre bandé qui grandit encore dans ma main serrée.

Ta pine rouge allumée caresse mes lèvres entrouvertes. Ton gland humide gonfle dans ma bouche. Je l'enfonce dans ma gorge.

Tu ressors ta queue en giclant du foutre. Aussitôt tu me bascules et plonges entre mes hanches. Ma chatte t'accueille joyeusement. Tu ris et tu jouis.

Je suis ta cochonne. Il n'y a pas de secret entre nous. Tu peux me dévorer quand tu veux.

Tu vas et viens dans mon con ouvert par ton pilon, enragé de ton désir de foutre. De me foutre le cul.

Je t'ouvre mes fesses et t'écarte mon sexe. Et tu me remplis de plaisir. J'aime me faire foutre. Et foutre bien.

Tu pars au galop entre mes cuisses. Tu chevauches mon sexe durant les longues montées du plaisir jusqu'à l'orgasme. Je roule mes hanches, mes fesses entre tes mains.

Tu plonges ta bouche dans la mienne. Nos langues se caressent et nos sexes mouillent nos cuisses. Tes mains, tes bras me serrent contre toi. Tu ralentis ta course et ta pine fait des va et vient lents dans ma chatte chaude.

Je t'attends, dévouée au temple d'amour. Je te suis offerte par mon pur désir.

Je t'accueille suivant ton plaisir et je goûte à ton foutre. Et je peins mon visage avec ta semence sacrée.

Nos sexes explosent et ton éjaculation est généreuse. Tu me remplis. Nous jouissons très longtemps.

Puis vient le repos, l'abandon de nos corps au doux sommeil des amants.

Les amants ont le sommeil léger comme la plume de l'air.

Fabiola la cochonne.

Cher livre,

Je te conte maintenant l'histoire du meilleur de mes amants pour qui je suis amante parfaite et exquise. Si ma chair est un délice, il l'honore de ses talents d'artiste.

C'est un fin pâtissier qui conçoit des robes en chocolat moulées sur mon corps. Je suis son modèle et je me prête nue à ses mains habiles.

La crème tiède coule sur ma peau et il l'étale en une couche régulière. Les parfums du cacao sont enivrants et le sucre excite les sens. Il enduit mon buste et lisse la crème autour de mes deux boules. Mes nichons se gonflent sous la caresse de ses doigts agiles. Mes tétons bandent et pointent leurs épines drues. Il me regarde dans les yeux en continuant de m'enduire de crème. Je prends son paquet de couilles dans la paume d'une main et de l'autre lui serre sa grosse queue bandée.

Excité, il me renverse sur la table. D'un geste rapide il écarte mes jambes pour voir le fond de mes cuisses. Il arrose ma chatte avec de la crème fouettée et lèche mon sexe en faisant du bruit avec sa langue. Il boit le jus de ma moule. Il joue avec la perle de mon clito.

Puis il lèche la crème fraîche et le chocolat sur mon ventre, sur ma poitrine. Il mange mes nichons et suce mes tétons. Il se régale et je jouis quand sa queue me fourre d'un coup jusqu'au plus profond de mon sexe gourmand.

Nous rions gaiement et foutrement fort. Après un premier orgasme, je prends l'initiative de lui faire ma recette. J'enduis sa longue queue avec de la confiture de fraises et y ajoute une pointe de la cannelle que je pose sur son gland.

Je gobe cette pine dans mon bec. Je lèche le membre musclé en tripotant ses couilles pleines. Je veux qu'il me fourre la bouche avec de la crème de foutre.

Pendant que je le suce il m'arrose d'eau de rose et mêle mes cheveux blonds avec de l'eau de fleur d'oranger.

Sa verge dans ma bouche, je le suce et le pompe. Je chatouille son gland en remuant la langue. Il éjacule et sa bite se vide par saccades comme un tube de foutre. Je bois à ma soif. Je presse et tire sur ses couilles pour qu'il se vide à fond pendant que son gland brûlant explose dans ma gorge.

Après ce plaisir il se remet à l'ouvrage. Je reste debout sans bouger pendant qu'il confectionne ma robe avec différentes pâtes de chocolat. Il y incruste des bonbons multicolores. Il me fait une coiffe de sucre coloré autour de mes cheveux.

Je ne bouge toujours pas, je garde la pose pendant que durcit le chef d'œuvre du pâtissier chocolatier.

Le plaisir est un grand art. Il nous faut vivre pour ce nectar. Le miel du plaisir exige des amants travailleurs. Quand l'aiguillon du désir foudroie leurs chairs.

Les robes chocolatées sont dévorées pendant des fêtes chez de riches privés qui se sucent le bec. Je me laisse dépouiller de mes succulents appâts. Quand je me trouve la peau nue je m'offre en repas.

Les convives s'envoient la cochonne comme plat principal. Le chocolat n'était qu'un apéritif aphrodisiaque. Maintenant je leur révèle l'ardeur de ma croupe en les faisant sauter mon cul. Et, pour me foutre bien et rester dans l'ambiance ils m'arrosent du jus de leur jouissance. Ils lèchent ma peau avec leurs langues

lubriques jusque dans les coins les plus reculés de mon corps.

Ils beurrent mes fesses et leurs queues, et m'enculent à la fille indienne, tandis que d'autres me pinent par en dessous entre mes cuisses baveuses. Le foutre gicle, la crème glisse, les sexes jouissent et les orgasmes se répètent.

J'ai chaud, je baigne dans la vapeur des parfums enivrants du coït et du goût sucrée de la luxure. Et je suce des sexes d'hommes, et je lèche des chattes de femmes. C'est le grand rut. Une soirée de volupté sucrée.

Mon amant chocolatier m'enfonce son éclair entre les miches. Je lèche son suçon dégoulinant. Il me fourre le beignet avec sa crème de foutre.

La gourmandise fait tourner le monde.

Le plaisir, qu'il soit de la table ou du lit, est destiné aux amoureux de la vie. À ceux qui ont pour seul et unique désir : d'être heureux.

Je me souviens aussi d'un de mes amants, un bûcheron irlandais qui venait du Canada et qui s'était converti en lutteur. Je l'ai rencontré dans sa loge après son spectacle au Palais des Sports de Paris.

Il était bâti dans du bois de chêne. Immense arbre au corps noué de muscles. Son membre était une racine durcie au feu. Il me prenait dans ses branches pour m'embrasser. Il me balançait entre ses cuisses barbues.

Je caressais la mousse sur son torse de géant. Il me tenait par la taille entre ses larges et rudes mains et m'enfilait sa queue virile en me faisant sauter dessus.

Il embrassait ma poitrine qui rebondissait avec mes grosses boules et mes tétons enflés. Puis il me retournait pour me pincer par derrière. Puis il me retournait encore, me tenant à l'envers par les cuisses, il plongeait sa bouche dans ma chatte ouverte et je lui suçais sa bite, la tête à l'envers, je me retenais à sa branche épaisse et la branlais en suçant son gland énorme et rouge vif.

C'est alors qu'il s'est couché sur moi pour finir. Nous avons été tous les deux secoués par l'orgasme qui a surgit comme la foudre pendant un tremblement de terre. Un tsunami de plaisir.

Le lendemain matin, il m'a fait goûter au sirop d'érable en en mettant sur le bout de sa queue dressée. J'en ai redemandé et puis il m'a fourrée joyeusement en chantant :

*Marie-Madelaine
Le con d'une reine
Console ma peine
Et le fion d'un Marion
Soulage mon moignon*

J'ai versé une larme quand il est reparti pour le grand Nord. Je n'étais pas capable de le suivre parce que je ne veux, ou je ne peux m'attacher à personne.

Mais, quand même, ça m'avait pincé le cœur. Et puis, je me suis chanté : *"le temps efface sur le sable les pas des amants désunis"*. J'ai regretté longtemps cet amant

foudroyant. Homme des bois magicien, qui vivait sa joie au grand jour. Un dieu jouisseur. Un passeur de désirs.

Je serai une jouisseuse repentie quand je m'accrocherai au bras d'un seul. Ni dieu, ni maître ; je veux rester déesse et maîtresse de ma propre vie.

Comme une joaillière, j'enfile les perles de mes souvenirs. Un beau collier autour de ma tête comme la reine des amants. La cochonne de rêve. La celle qui n'a pas froid aux yeux.

J'ai retrouvé mes copines Clotilde et Josette et nous avons fait l'amour toutes les trois. Nous nous sommes complimentées toutes sur nos corps de femmes déjà bien mûres mais bien conservées aussi. Des femmes mûres avec tous les désirs de la jeunesse, auxquels s'ajoute l'expérience des plaisirs.

Et j'ai retrouvé mon amant David qui s'était réinstallé dans ma maison. Et cette fois je suis restée. Et je reste encore avec mon artiste, pour mieux le connaître et donc mieux jouir de lui et que nous soyons comblés.

David m'a préparé une fête que jamais je n'oublierai. Après les plus fameux des mets et les plus fabuleuses potions, nous sommes allés dans la chambre à coucher. David l'avait toute décorée de fontaines jaillissantes et de ruisseaux d'eau sous des arbres nains. L'espace était encombré de tulles mauves, bleus et roses qui flottaient dans le vent de la fenêtre ouverte.

Des bougies éclairaient l'alcôve de notre lit doré qui sentait le miel. Les draps de coton blanc, le vent de mer, des oiseaux brodés, une ronde en deux arcs en ciel. Je me couche, et j'attends que mon amant se couche sur moi.

David me lutine la nuit et le jour. Je suis sa muse pour qu'il s'amuse, tout en travaillant à son chef-d'œuvre. Et je bois son sperme pour retenir ma jeunesse.

Mes rides n'empêchent pas le désir qui passe par le cœur. Et David m'aime et m'admire. Mais c'est moi qui suis à ses pieds.

Aujourd'hui il pose pour moi. Je le prends nu et lui fais faire des poses. Et j'en profite pour le caresser sur tout son corps. Sa peau est soyeuse comme celle d'un animal. David est musclé comme un athlète. Je baise de mes lèvres ses muscles. Je pèse son membre dans mes mains en le soulevant par dessous ses couilles. Son sexe est énorme et lourd, chargé à bloc. Je caresse sa queue du bout des doigts. Je tire sur la peau du zob et décalotte son gland.

La queue se met à bander et se dresse lentement dans les airs. Mes mains pelotent ses grosses couilles. Je serre sa bite dans mon poing et l'agite dans tous les sens pour exciter son nerf. Le gland gonfle pendant que son membre durcit.

David se tient à quatre pattes sur le lit. Il bande son énorme sexe entre ses cuisses écartées où pendent ses couilles poilues. Il creuse les reins en écartant ses fesses, il m'offre son trou du cul. Je mouille ma main dans ma chatte pour huiler son trou, après quoi je lui enfonce mon doigt. Sa queue bande à mort.

Je branle son trou du cul avec mon doigt et avec l'autre main je le masturbe de haut en bas et de bas en haut. Je tire sur sa pine, son gland devient violet, je

commence à le sucer pour l'exciter à la limite de la douleur et qu'il vide son foutre en grandes giclées.

Soudain, ses reins se serrent, il bascule son bassin en avant et sa pine se dresse immense et toute droite, vibrante, prête à jouir.

Je renverse David sur le dos et saute jambes écartées sur son sexe. Je me le fous d'un coup, je l'avale toute entier dans mon con affamé. Et je vais et je viens au dessus de lui en faisant rebondir mes nichons. Il crie, je jouis, il éjacule soudain en de profondes vagues gorgées de foutre chaud et frais qui coule au fond de mon sexe. Il éjacule longtemps. Mon sexe déborde, ma chatte est toute mouillée. Il rit, je jouis encore.

Le temps est venu de quitter mon livre. Si les souvenirs sont attachants, si les souvenirs sont réconfortants, je préfère vivre au présent.

J'espère seulement être digne de recevoir les cadeaux de mon amant.

FABIOLA

Fabiola la cochonne

Fantaisie érotique

De

Sabrina BARBÈS

www.poesielavie.com

Pierre Marcel Montmory Éditeur

ISBN 978-2-924985-16-8